

Yves-Claude Lequin

Une soixantaine d'églises pour un bassin industriel Belfort-Montbéliard (1945-1978)



Yves-Claude Lequin

Une soixantaine d'églises pour un bassin industriel Belfort-Montbéliard (1945-1978)



Page précédente : Grand-Charmont (25), ZUP des Fougères :
église Saint-François, conçue par Pierre Dumas (1960) ; état 2007.

Une soixantaine d'églises pour un bassin industriel Belfort-Montbéliard (1945-1978)*

En une trentaine d'années plus de soixante lieux de culte chrétiens dont une quinzaine de temples luthériens sont édifiés dans le bassin industriel de Belfort-Héricourt-Montbéliard, pour l'essentiel entre 1950 et 1965¹. Aujourd'hui, le cinquième de ces édifices a été reconverti vers d'autres usages. Le mouvement de construction fut aussi considérable que le mouvement de désaffectation qui s'annonce maintenant. Pour comprendre cette aventure spectaculaire, situons-la dans l'espace et le temps pour indiquer comment elle s'est opérée, décrire succinctement ses tendances avant de tenter d'expliquer ce qui s'est joué dans le rapport entre les Églises et la société. Bien que cette histoire soit récente, de grands pans en sont déjà oubliés et comme on le verra, les raisons et les formes de cet élan de construction sont plus complexes qu'il n'y paraît au premier abord.

Pour cette première approche, il s'agit d'étudier ce qui relie cette foule d'initiatives locales, plutôt que ce qui distingue chacune d'entre elles : cherchant d'abord à dégager les tendances communes à ces édifices, les liens entre eux, leurs rapports à la société de leur temps, je ne procède pas ici à des analyses mo-

* Cet article a fait l'objet d'une communication en septembre 2005.

1 J'aborde l'implantation des lieux de culte des deux principales Églises établies dans le bassin au milieu du siècle (catholique et luthérienne), même si on trouvait déjà à ce moment-là quelques petites communautés anabaptistes, juives, orthodoxe ou musulmanes.

Pour simplifier la lecture, j'emploie l'expression aujourd'hui usuelle d'église pour désigner un lieu de culte catholique, et de temple pour désigner un lieu de culte luthérien, tout en sachant que ces deux termes ont connu des usages fort divers et conflictuels par le passé (merci à J.-P. Barbier pour ses précisions à ce sujet). En principe le mot église désigne le principal lieu de culte d'une paroisse, tandis que chapelle indique un édifice complémentaire.

nographiques, au risque de décevoir un peu ceux qui, légitimement, considèrent l'église de leur lieu comme unique.

GÉOGRAPHIE DES IMPLANTATIONS

Ces édifices sont à cheval sur trois départements (Doubs, Haute-Saône et Territoire de Belfort), dans un périmètre défini par des axes Ronchamp/Delle, L'Isle/Lure ou Pont-de-Roide/Offemont, autrement dit dans un ovale de 20 x 35 km environ, l'essentiel se concentrant sur l'axe Montbéliard-Belfort (20 x 6 km). On trouve une dizaine de lieux de culte à Belfort, une trentaine dans l'agglomération de Montbéliard et une trentaine disséminée dans des villages des arrondissements de Lure (Haute-Saône), de Montbéliard (Doubs) et dans le Territoire de Belfort : il s'agit d'un mouvement considérable pour un bassin industriel puissant mais de taille relativement restreinte et au caractère encore rural vers 1950².

Liste des chapelles, églises et temples édifiés en Nord Franche-Comté (1945-1978)

Abréviations :	cc : chapelle catholique
	cl : chapelle luthérienne
	cpc : centre paroissial catholique
	cpl : centre paroissial luthérien
	co : chapelle orthodoxe
	ec : église catholique
	tl : temple luthérien

- 1) **Aibre** (25) : cc, hors du village, 1958.
- 2) **Allenjoie** (25) : cc, construite en 1958.
- 3) **Arbouans** (25) : cc, 1951.
- 4) **Audincourt** (25) : ec, Sacré-Cœur (1949-1951), Maurice Novarina.
- 5) **Bart** (25) : cc, fin années 1960, préfabriqué.
- 6) **Bavans** (25) : cc, 1965, préfabriqué (Saint-Bruno)
- 7) **Belfort** (90) : cpl, 9 rue Adrien Guidon (Saint-Marc) : dont un local aménagé en lieu de culte (années 1950) ; désaffecté.
- 8) **Belfort** (90) : ec, La Pépinière : Sainte-Jeanne-d'Arc (Marcel Lods, 1952-1957).
- 9) **Belfort** (90) : co, 5 rue du Berger, (en bois) 1946 ; remplacée par une chapelle en dur, en 1994.

2 Le seul exemple à ce jour d'une étude locale exhaustive des implantations (catholiques) d'églises contemporaines porte sur le département du Pas-de-Calais. FRÉMAUX Céline, « Églises contemporaines du Pas-de-Calais (1945-2000) », in *Revue du Nord*, 2001, vol. 83, pp. 569-576. L'auteur dénombre 69 édifices reconstruits ou construits. Dans sa thèse, à paraître en 2008 aux Presses universitaires de Rennes, sur les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais, elle étudie 183 églises construites ou reconstruites.

- 10) **Belfort** (90) : ec, Les Résidences : Sainte-Jeanne-Antide (Jean Fayeton, 1965).
- 11) **Belfort** (90) : ec, Le Mont : Sainte-Thérèse (Pierre Dumas, 1960-1964).
- 12) **Belfort** (90) : cc, Les Glacis (Saint-François). Philippe Labey. 1960.
- 13) **Belfort** (90) : ec, Saint-Louis; (Jean Dubuisson, 1963-1968).
- 14) **Belfort** (90) : tl, 30 bis, rue La Fontaine, Saint-Paul; Jean de Montmollin, 1959. acheté par ville de Belfort, 1996; (transformé en théâtre des marionnettes).
- 15) **Belfort** (90) : cl, 23, rue Méchelle, Saint-Matthieu. (Pierre Salomon 1967), acheté par la ville de Belfort, 1986; (siège ADPC 90, protection civile).
- 16) **Belfort** (90) : clocher ajouté à une église catholique.; faubourg de Montbéliard, Notre-Dame-des-Anges. (Paul Giroud, 1957) .
- 17) **Bethoncourt** (25) : cpc, rue Aubert, Cités nouvelles, Sainte-Thérèse (Jacques Gauthier, 1953-1954).
- 18) **Bethoncourt** (25) : cpc, rue Marconi, quartier Champvallon, Saint-Paul (Pierre Dumas, 1962-1968).
- 19) **Bethoncourt** (25) : cpl, près rue Marconi : presbytère et salle de paroisse (act. démolie), mais pas de lieu de culte (se déroule au temple du village).
- 20) **Bondeval** (25) : cc, en bois, remontée en 1956.
- 21) **Brevilliers** (70) : cc, en dur (vers 1964), Vendue à un particulier en 2004.
- 22) **Bussurel** (70) : ferme aménagée en lieu de culte catholique, revendue en 2005 à un particulier.
- 23) **Champagney** (70) : cc Sainte-Pauline (reconstruction) vers 1955 ?
- 24) **Clairegoutte** (70) : cc, 1963 (paroisse de Ronchamp).
- 25) **Croix** (90) : ec., Saint-Nicolas. Reconstituée en 1971, suite à un incendie en 1967.
- 26) **Courcelles-lès-Montbéliard** (25) : cc, Notre-Dame-de-l'Assomption; (Jacques Mattern, 1959).
- 27) **Couthenans** (70) : cc, lieu de culte aménagé dans une ancienne ferme, puis revendu.
- 28) **Cravanche** (90), cc, Rédemptoristes, rue de Vesoul, (la Méchelle), en 1954-1957; acquise par diocèse en 1962. Février 2007 : en discussion pour démantèlement (*Le Pays*, 11/02/2007) : démolir la salle de spectacle + louer le presbytère + maintenir la chapelle + vendre partie terrain (88 a).
- 29) **Dasle** (25) : cc, Notre-Dame-des-Ouvriers; 1957.
- 30) **Delle** (90) : ec, ZUP La Voinaie : Saint-Joseph. (Oudart-Prévoit) 1976-1978).
- 31) **Dung** (25) : cc, 1959.
- 32) **Écot** (25) : ec, reconstruite (Jean Arbaret); 1957. Clocher démolit et reconstruit en 1998.
- 33) **Étupes** (25) : ec, préfabriqué près ZUP (Saint-Paul); vers 1965, après abandon du projet d'église conçue par L. Miquel.
- 34) **Exincourt** (25) : ec, Sainte-Anne, 1957-1958.
- 35) **Glavay** (25) : Centre de rencontres protestant (1953) constitué à partir d'un Institut de formation de 1824; à l'intérieur une chapelle est aménagée vers 1965 (J. de Montmollin); Centre vendu en 2006. (appartements locatifs).
- 36) **Grand-Charmont** (25) : cpl, rue du Périgord (ZUP Fougères). 1968, agrandi en 1976.
- 37) **Grand-Charmont** (25) : cc, Giboulon (Notre-Dame-du-Bon-Accueil), 1955.
- 38) **Grand-Charmont** (25) cpc, ZUP des Fougères; Saint-François (Pierre Dumas, 1962-1968).

- 39) **L'Hôpital Saint-Lieffroy** (25) : cc, (près Clerval), 1957.
- 40) **Lebetain** (90) : ec Saint-Gérard, 1957-1961.
- 41) **Lepuix-Neuf** (90) : ec, Saint-Nicolas; Paul Giroud. 1956-1957. Reconstruction.
- 42) **Lepuix-Gy** (90) : cc, prieuré de Chauveroches, (Jean Cossé, 1991).
- 43) **L'Isle-sur-le-Doubs** (25) : cl; une ancienne maison dans la cité Japy avait un sous-sol aménagé comme lieu de culte; détruit par un incendie en 1982; un temple agrandi est construit sur place (Yves Schnellier, 1982).
- 44) **Lougres** (25) : cc, 1961.
- 45) **Lure** (70) : tl, 1971; transformation d'un oratoire datant de 1901 en temple luthérien (J. de Montmolin).
- 46) **Luxeuil** (70) : cc Notre-Dame-des-Ailes, Armée de l'Air. (Chauliat frères, 1956-1957).
- 47) **Luze** (70) : cc, préfabriqué, 1967-1968; vendu au Comité des fêtes 1997; à la municipalité en 2007.
- 48) **Mandeure** (25), (Beaulieu) : cpl, (J. de Montmolin, 1965); temple construit en 1910-1911; endommagé en 1944; réparé et transformé, réouvert le 25/4/1948; revendu à Peugeot Cycles en 1955. Construit sur un nouvel emplacement en 1965.
- 49) **Montbéliard** (25) : cc, Notre-Dame-de-Lourdes (Chiffogne), 1962; prévue d'abord rue J.-J. Rousseau (1961?).
- 50) **Montbéliard** (25) : cc, Citadelle, rue Loucheur en 1954; vendue (2005).
- 51) **Montbéliard** (25) : cc, Mont-Christ, rue de la comtesse Henriette, chapelle Saint-Léon; 1955.
- 52) **Montbéliard** (25) : cc, rue du Grand Chénois, Saint-Marc, 1965, préfabriqué (système Fillod); démolie, probablement en 1974.
- 53) **Montbéliard** (25) : cl, 12, rue Zamenhof. 1949, chapelle de bois sur fondations béton; démontée par les acheteurs du terrain, en 1979 et donnée aux scouts catholiques.
- 54) **Montbéliard** (25) : cpl, 24, rue Racine, la Chiffogne (1966?); vendue à l'hôpital de Montbéliard en 2005. Projet : en faire une maison de famille.
- 55) **Montbéliard** (25) : cpc Pierre-et-Paul, ZUP de la Petite Hollande, (C. Brandon, 1974-1976, d'après un édifice conçu comme centre œcuménique catholique-protestant, par J. de Montmolin, 1972).
- 56) **Montbéliard** (25) : appartement, lieu de culte protestant (8, rue Saint-Saëns, années 1970), abrite désormais la CIMADE.
- 57) **Montreux-le-Château** (90) : ec, Notre-Dame-de-la-Paix; reconstruite (Fernand Dumas, 1953).
- 58) **Nommay** (25) : cc, préfabriqué (Saint-Jean-Baptiste). 1965. Après abandon d'un projet de grande église (Pierre Dumas, 1962-1964).
- 59) **Offemont** (90) : centre paroissial catholique, années 1950, rue C. Dreyfus; détruit dans les années 1960 (sauf la façade) et reconstruit comme centre culturel (« Le Trait d'Union »).
- 60) **Ronchamp** (70) : cc, Notre-Dame-du-Haut, Le Corbusier, 1953-1955. Campanile de Jean Prouvé, 1975. Et un couvent de clarisses, Renzo Piano, 2007.
- 61) **Sainte-Marie** (25) : cc, 1961, (Notre-Dame-du-Bon-Secours).
- 62) **Sainte-Suzanne** (25) : cc, 1952, en panneaux, avec un clocheton; ainsi qu'un presbytère.

- 63) **Sochaux** (25) : ec, Sainte-Croix, Marcel Lods, 1951-1954.
- 64) **Sourans** (25), cc, construite en 1960; vendue à la mairie du village (années 1990?).
- 65) **Suarce** (90) : ec, Saint-Germain; détruite en 1944; chapelle en bois (1945-1971), puis église; Pierre Dumas, 1957, achevée en 1971.
- 66) **Valentigney** (25) : cpl des Prâlets (Les Buis, 1964; Jean de Montmollin). Actuellement occupé par le Centre Social municipal.
- 67) **Valentigney** (25) : cc, (Sainte-Bernadette), Les Buis : Pierre Dumas, 1963-1965; un centre paroissial était prévu; seuls une chapelle et le presbytère ont été réalisés.
- 68) **Valentigney** (25, ec Notre-Dame, Sous-Roche, quartier de La Novie, A. Bertrand, 1956-1958.
- 69) **Vermondans** (25) : Jacques Mattern, vers 1960-1965.

Dans cette liste, ne sont pas pris en compte tous les sanctuaires. Par exemple deux oratoires oécuméniques : clinique de la Miotte (Belfort, désaffecté); Ballon d'Alsace, dans un chalet (désaffecté).

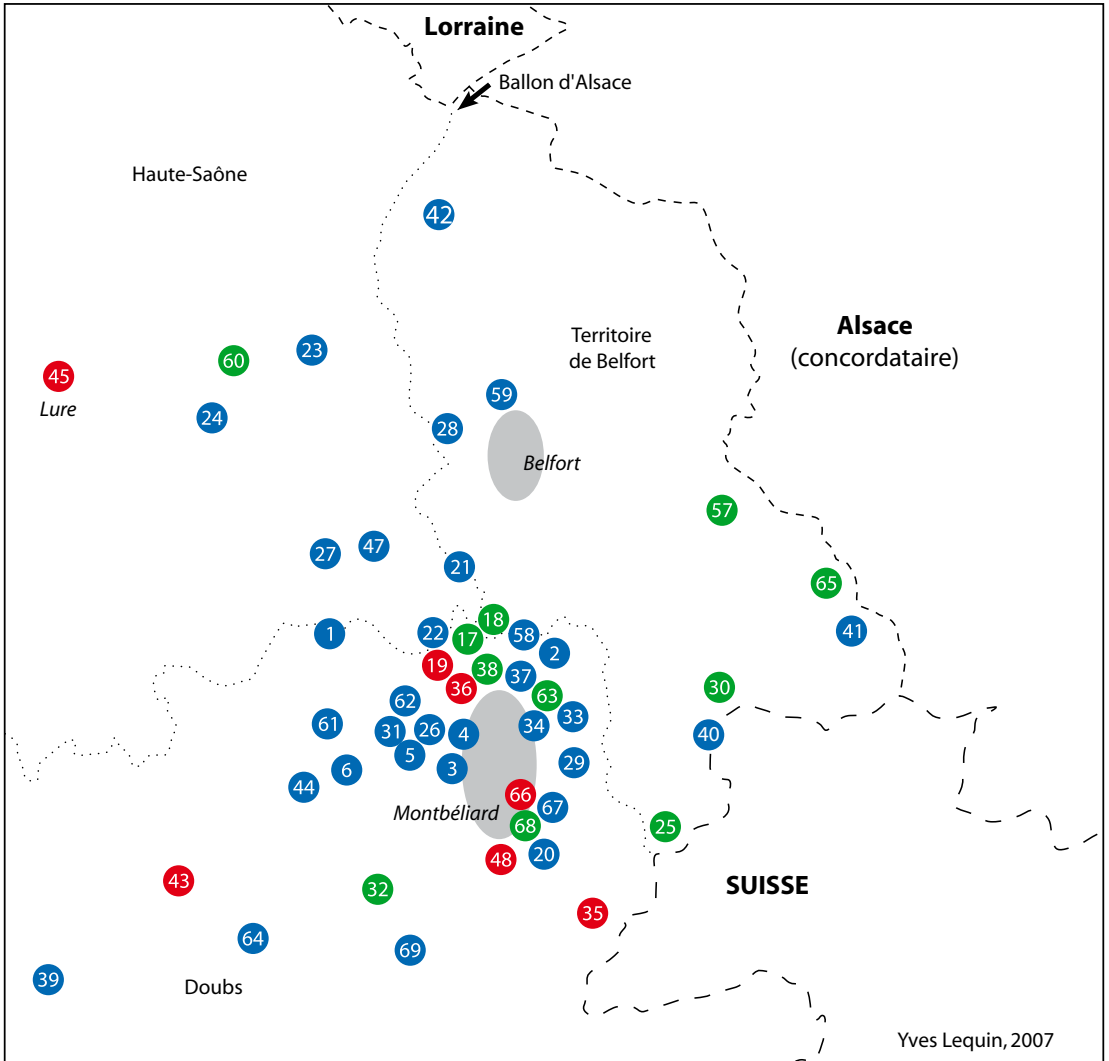


Belfort (90), Pépinière :
la foule afflue à la
messe (années 1950).

Belfort

La dizaine d'édifices est concentrée dans les parties nord et ouest de la ville, industrielles et ouvrières; pour moitié, ce sont des églises de grande taille. Dans le tiers sud-est, proche du centre ville, seul un clocher a été ajouté à une église catholique (Notre-Dame-des-Anges, 1957) et une chapelle mennonite a été agrandie (1961).

Toutes religions confondues, ces édifices forment un cercle autour d'Alsthom, cœur industriel de Belfort. Une chapelle orthodoxe, trois temples luthériens et sept églises catholiques (généralement de grande taille) sont construits en vingt ans dans cette partie de la ville et à la lisière de deux communes voisines, Cravanche et Offemont.

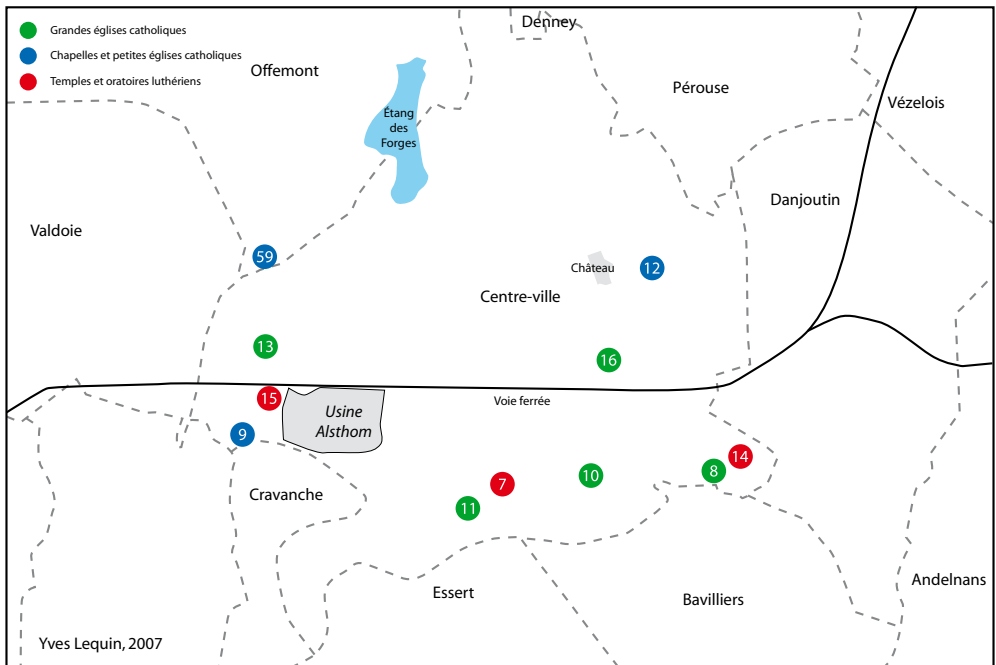
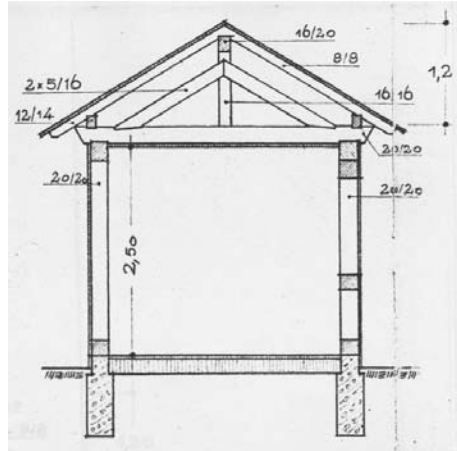


— — —	Frontière	●	Grandes églises catholiques
- - - - -	Limites régionales	●	Chapelles et petites églises catholiques
.....	Limites départementales	●	Temples et oratoires luthériens

Belfort-Lure-Montbéliard : églises et temples créés depuis 1945.
 Pour les deux villes-centre : voir p. 337 (Belfort) et p. 338 (Montbéliard). DAO : É. Fuhrer

Dans le reste du département, ce sont des églises de villages (Croix, Lebetain, Lepuix-Neuf, Montreux-Château, Suarce), une église monastique récente (Lepuix-Gy) et une seule autre église urbaine, tardive, celle de la ZUP de Delle (1976-1978).

Belfort, coupe de chapelle orthodoxe (en bois), décembre 1945.



Ville de Belfort : églises et temples créés depuis 1945. DAO : É. Fuhrer

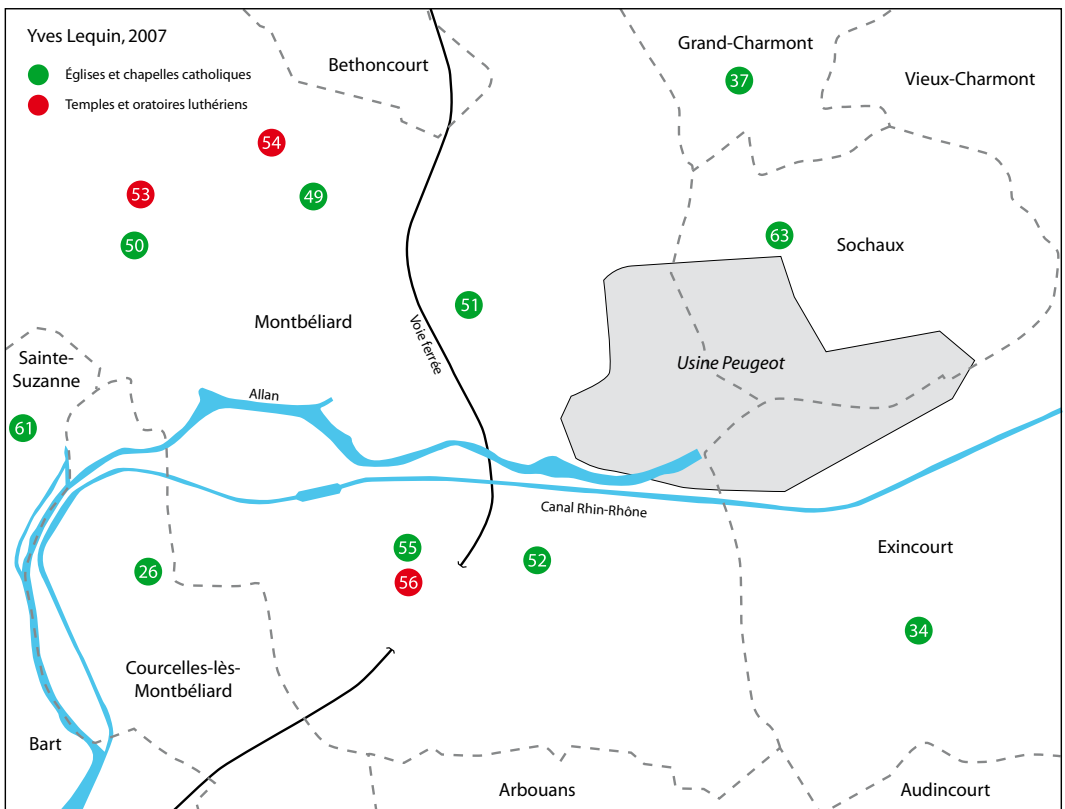
Pays de Montbéliard

Distinguons la ville elle-même, foyer historique de l'Église luthérienne, son agglomération puis les campagnes environnantes.

Montbéliard

Neuf édifices ont été identifiés (qui ne sont pas tous restés en place), quatre luthériens et cinq catholiques ; contrairement à Belfort, ils sont tous de petite taille, chapelles en dur, bâtiments préfabriqués, un local et un appartement aménagés. Même le centre paroissial de la grande ZUP de la Petite Hollande est de dimensions restreintes.

À ce jour, six d'entre eux, les deux tiers, ont été réorientés vers d'autres usages.



Ville de Montbéliard : églises et temples créés depuis 1945. DAO : É. Fuhrer

L'agglomération montbéliardaise

À l'exception de Seloncourt et d'Héricourt, les autres villes (souvent d'anciens villages gonflés par la puissante industrialisation des années 1950-1980) ont également été pourvues d'églises catholiques : Audincourt, Bethoncourt (2), Grand-Charmont (2), Sochaux, Valentigney (2). Ces huit grandes églises catholiques constituent une couronne religieuse autour de Sochaux, qui est alors la plus grande usine d'Europe; un centre paroissial à Bethoncourt, un temple à Grand-Charmont et à Valentigney et un centre paroissial protestant reconstruit à Beaulieu-Mandeure, à proximité d'une église qui venait de se doter d'un grand clocher. On compte enfin plusieurs chapelles en dur ou en préfabriqué : Arbouans, Bart, Bavans, Courcelles, Étupes, Exincourt, Sainte Suzanne...

Les campagnes proches

Les nouveaux lieux de culte forment une sorte de chapelet autour de l'agglomération montbéliardaise : Allenjoie, Bondeval, Dasle, Écot, Glay, Nommay, Sainte-Marie, Saint-Maurice, Sourans, Vermondans.

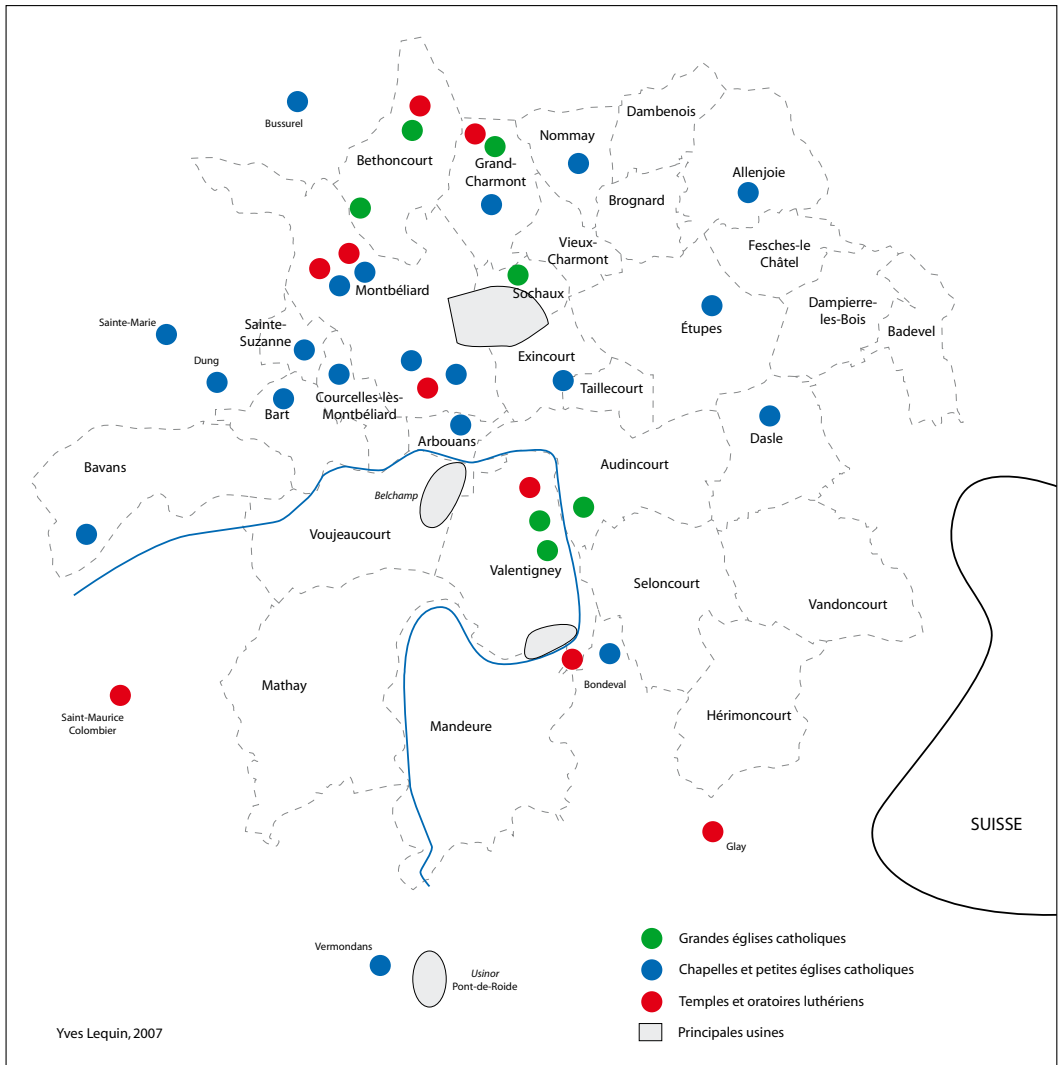
Arbouans (25) :
chapelle construite en 1951,
près des usines.



Trois ensembles disséminés

Le groupe héricourtois (Haute-Saône)

La ville d'Héricourt est la seule de son importance (10 000 habitants) à n'avoir pas vu de nouveaux lieux de culte chrétiens sur son territoire durant ce demi-siècle ; après le déclin du textile,



Communauté d'agglomération du Pays de Montbéliard : églises et temples créés depuis 1945.
DAO : É. Fuhrer

cette ville de tradition protestante devient un réservoir de main-d'œuvre pour Sochaux; ville de gauche depuis les années 1920, elle juxtapose depuis longtemps un temple luthérien (dans un édifice du XVIII^e siècle, avec un clocher comtois) et une église catholique; une tentative (vers 1964) pour implanter une église catholique dans la ZUP des Chenevières n'a pas abouti.

Le groupe de Ronchamp (Haute-Saône)

À proximité de Ronchamp, deux autres chapelles catholiques sont établies : dans la cité minière de Champagny et dans le village anabaptiste de Clairegoutte; un peu plus loin, se trouve une chapelle catholique de l'armée de l'air, à Luxeuil.

Des édifices à l'écart

Un temple à Lure, un autre à L'Isle-sur-le-Doubs et une chapelle catholique à L'Hôpital-Saint-Lieffroy (près de Clerval).

Le tracé de la ligne des combats (tardifs mais destructeurs) de l'automne 1944, permet de comprendre la localisation apparemment erratique des édifices les plus éloignés : de Ronchamp à Écot en passant par Suarce, ce sont souvent des édifices reconstruits après des bombardements. Pour le reste, c'est une géographie très concentrée et très urbaine, resserrée autour des deux principaux centres industriels de Peugeot Sochaux et Alsthom Belfort. La destination ouvrière de ces édifices apparaît clairement à travers ces cartes³.

CINQ ÉTAPES

La chronologie de leur construction permet d'en mieux comprendre les caractéristiques voire les significations. On peut schématiquement distinguer cinq étapes du côté catholique, étapes qui s'entrecroisent parfois dans le temps. On évoquera ensuite l'Église luthérienne puis un essai œcuménique.

La reconstruction (1944-1950)

Aussitôt la guerre terminée, commence la reconstruction, avec les moyens disponibles. En ce qui concerne les lieux de culte, elle passe souvent par deux phases : la pose de baraques provisoires puis la reconstruction proprement dite, parfois longtemps après.

Du côté luthérien, quatre temples sont touchés dans le Doubs, souvent reconstruits à l'identique : Beaulieu-Mandeure, Rochelès-Blamont, Sainte-Marie, Saint-Maurice-Colombier. Dans les paroisses catholiques, citons Sochaux et Écot dans le Doubs,

³ Elle est parfois explicitée par la dénomination attribuée à l'édifice, comme à Dasle (25) : Notre-Dame-des-Ouvriers (1957).

Champagney et Ronchamp (Haute Saône), enfin le quartier de la Pépinière à Belfort, Lepuix-Neuf, Montreux-le-Château et Suarce. Dans l'immédiat, une baraque de bois permet d'attendre.

Un temps fort d'innovation architecturale et artistique : 1949-1953

Quelques années après, plusieurs paroisses catholiques participent à un mouvement original de création esthétique. Un débat traverse alors l'ensemble de la société : reconstruire à l'identique ou faire du neuf ? Le plus souvent, en France, c'est une version très tempérée de la modernité qui guide la reconstruction... et qui se prolonge ensuite dans les constructions nouvelles⁴. Dans cette partie nord de la Franche-Comté et pour un bref laps de temps, l'Église catholique ouvre la porte à des innovations artistiques qui culmineront à Ronchamp. Après le coup d'éclat des Bréseux en 1949 (premiers vitraux non figuratifs, créés par Manessier dans un édifice du XVIII^e siècle), plusieurs chantiers sont lancés (Audincourt, Bethoncourt, Sochaux). Dès 1945, au niveau national, les tenants d'une architecture pastiche (néo-roman, néo-gothique ou néo-comtois) avec une décoration banale produite en série (vitraux, statuettes, etc.) s'opposent aux partisans d'une création esthétique si possible unique, propre à chaque édifice. Sur place, l'aspiration au renouveau architectural peine à s'affirmer et ce n'est qu'en 1949-1950 que l'innovation l'emporte ; mais si à Audincourt⁵ et à Ronchamp⁶, l'Église fait appel à des artistes renommés, le plus souvent non catholiques voire athées, à Sochaux et Belfort (La Pépinière), c'est Marcel Lods, leader français du mouvement moderne, théoricien d'une industrialisation de l'architecture, qui conçoit deux églises en variant sur un même modèle. À Bethoncourt, J. Gauthier intègre salles et église en un seul édifice pour former un « centre paroissial » novateur. À Montreux-le-Château, Fernand Dumas bâtit une église en style local (*Heimatstil*) comme il en a déjà fait

4 KOPP Anatole, BOUCHER Frédérique et PAULY Danièle, *L'architecture de la reconstruction en France (1945-1953)*, Paris, Éditions du Moniteur, 1982, 188 p.

5 VION-DELPHIN François, « Les églises modernes d'Audincourt », *Mémoires de la Société d'Émulation de Montbéliard* (SEM), n° 121, 1998, pp. 269-352.

6 PAULY Danièle, *Ronchamp, lecture d'une architecture*, Paris : Ophrys, 1987, 168 p. et 48 pl.



Bethoncourt (25) : église Sainte-Thérèse
et les cités du textile.



Belfort, Pépinière,
Sainte-Jeanne-d'Arc (M. Lods), vers 1953 : église
terminée et son clocher en forme de pince.

beaucoup dans le canton de Fribourg (Suisse)⁷. À Écot, Jean Arbaret conçoit un édifice sobre et élancé ; plus exactement, il a proposé au moins quatre plans (dont deux de style néo-gothique), avant que son plan innovant ne soit retenu en 1955. Comme à Ronchamp... Précisons la genèse, souvent méconnue, de la chapelle Notre-Dame-du-Haut, avant l'appel à Le Corbusier. Site hautement symbolique (lieu renommé de pèlerinage marial, aux confins du diocèse catholique, au contact avec des villages protestants, surplombant le bassin minier), il avait parfois été investi pour des manifestations plus politiques que religieuses (antirépublicaines notamment au XIX^e s.) et le diocèse a été tenté de le coiffer d'édifices ostentatoires (après 1905, projet d'une statue de 17 m ; en 1913, projet d'une basilique). En octobre 1944, la chapelle et son clocher comtois sont détruits par un bombardement. Des ingénieurs de la mine proposent des plans de reconstruction entre 1945 et 1949, mais la commission diocésaine d'art sacré ne les retient pas, car elle étudie un projet néo-gothique (Reboux)

7 LAUPER Aloys, « Nova et vetera. Fernand Dumas, bâtisseur d'églises », in *Patrimoine Fribourgeois*, N° Spécial, N° 5 octobre 1995, consacré au groupe de Saint-Luc, pp. 17-28, ainsi qu'un dossier sur « L'architecture religieuse de Fernand Dumas », pp. 57-60. En 1919, un dessinateur satirique suisse présentait l'œuvre de F. Dumas avec la légende suivante : « Spécialité de chapelles. On livre à domicile ». C'est dire si on est loin de la création unique!

qu'elle écarte en février 1947, pour adopter un plan de style local à clocher comtois (Moreux)... finalement rejeté en mars 1950 par l'archevêque, Monseigneur Dubourg. C'est seulement alors que celui-ci fait appel à Le Corbusier (1950). Autrement dit ces revirements et ce choix final interviennent à un moment où l'Église catholique cherche à resserrer ses liens avec le monde de la création (1949-1951). La chapelle de Ronchamp est bénie le 25 juin 1955 en présence de Le Corbusier, par Mgr Dubois pour qui « ce 'gratte-ciel' de Marie [qui] va dominer la région [...] »⁸.

Ronchamp est plutôt l'exception qu'une règle dans les choix catholiques de cette période et, en tout état de cause, l'audace sera mise en veilleuse après le rappel à l'ordre du Vatican en 1952⁹, consécutif à la « querelle de l'art sacré » qui agite les milieux catholiques en 1950-1951.

Un plan diocésain pour équiper les paroisses ouvrières : 1951

Historiquement ancrée dans les campagnes, l'Église catholique de France bénéficie cependant d'une certaine expérience des villes et de leurs spécificités, notamment pour celles qui ont été transformées par la première révolution industrielle¹⁰. Peu après la Libération, l'Église avait constaté son affaiblissement en Franche-Comté et, du nouveau mouvement d'industrialisation qui s'annonce, elle redoute les effets négatifs. En décembre 1951, Mgr Dubourg, archevêque de Besançon lance un appel solennel, où il énonce un plan de création de paroisses et de construction d'églises, tout spécialement dans les communes ouvrières de

8 *Voix du diocèse de Besançon (VDB)*, 1955, p. 264.

9 *Instructions du Saint-Office sur l'art sacré*, 30 juin 1952. Reproduites dans la VDB N° 19, du 11 septembre 1952, pp. 250-253.

10 Plusieurs cas (Paris, Lyon, Rouen, Le Havre) sont évoqués dans un ouvrage récent : BOUDON Jacques-Olivier et THELAMON Françoise (dir.), *Les chrétiens dans la ville*, publications des universités de Rouen et du Havre, 2006, 352 p. Notamment : J.-O. BOUDON : « Être chrétien dans une ville déchristianisée : Paris au XIX^e siècle », pp. 181-195 ; l'auteur note que « À la désaffection grandissante des fidèles, l'Église de Paris répond par une débauche de pierres » (p. 184) ; ou encore Natalie MALABRE : « Une paroisse missionnaire dans la périphérie d'une grande ville (Lyon, 1919-1939) », pp. 247-264.

Belfort-Montbéliard¹¹. Ce plan, qui va se dérouler sur l'ensemble de la décennie, comprend trois volets :

- une priorité territoriale pour construire des églises « dans les centres ouvriers », marqués par une présence ouvrière depuis au moins une génération ; et il énumère des exemples, tous pris dans le Pays de Montbéliard, Belfort et le canton d'Héricourt ;

- un emprunt diocésain de vingt-cinq millions de F, somme plutôt faible, pour amorcer plutôt que financer, permettant des prêts remboursables aux paroisses ouvrières qui construisent, afin de les aider à « mettre en train le gros œuvre »¹² ;

- un parrainage territorial entre paroisses riches et peuplées du Haut-Doubs et paroisses ouvrières des bassins industriels, selon un découpage précisément déterminé¹³. L'Église catholique s'appuie sur ses bases rurales pratiquantes pour s'implanter dans les localités industrielles.

Parrainage : affiche placardée sur la porte des églises du Haut-Doubs (vers 1953), invitant à soutenir la construction de l'église de Bethoncourt (Sainte-Thérèse).



11 VDB, 20 décembre 1951, « Sur les églises à construire » (pp. 361-364). « Tandis que, depuis une cinquantaine d'années, les campagnes se sont dépeuplées, laissant vides de nombreuses maisons autour d'une église devenue trop grande et que parfois ni la commune, ni les habitants ne peuvent entretenir faute de ressources, dans les centres ouvriers, au contraire, l'accroissement rapide et incessant de la main d'œuvre pose le problème des édifices à construire pour assurer la vie religieuse de ces populations. Il est incontestable qu'en maints endroits, la construction de lieux de culte, édifices ou chapelles, répond à un véritable besoin. C'est une œuvre de première importance. » Dans un autre appel publié dans le même bulletin officiel (p. 365) : « [...] la situation de nos séminaires est critique [...] Quelle richesse! Quelle force! Mais aussi quelle charge! [...] Allons-nous faire faillite? », Mgr Dubourg appelle tous les catholiques à renforcer le soutien financier aux séminaires. Un premier appel soulignait la baisse du recrutement « depuis trois ans » (VDB, 20 mai 1949, p. 17).

12 « ... l'argent recueilli sera exclusivement employé à la construction, mais non à la décoration ni à l'ameublement de ces églises. Ces derniers travaux seront décidées et réalisés en temps opportun par les intéressés. », VDB, 20 décembre 1951, *ibidem*, p. 364.

13 Mgr Dubourg, « La question des parrainages », in VDB, 17 janvier 1952, p. 14. : « personne n'est autorisé à quêter dans un arrondissement au profit d'une église autre que celle qui a été attribuée à cet arrondissement ».

Cette nouvelle géopolitique diocésaine met l'accent sur l'équipement quantitatif en salles de catéchisme (pour s'adapter au baby boom et contrarier la chute des vocations) et lieux de culte, les considérations esthétiques ne sont pas évoquées. Ce plan est lancé dans un contexte national marqué par la volonté de regagner l'opinion, inspirée d'un livre, *France, pays de mission*¹⁴ : obtention de lois favorables à l'enseignement privé (1951), recours aux nouveaux médias (première messe télévisée en 1948, qui devient *Le Jour du Seigneur* en 1954, émission dominicale toujours en place, bientôt création d'un Mission ouvrière nationale (mars 1957). Équipement des centres ouvriers en églises et mouvement missionnaire vont de pair et s'exercent sur les mêmes terrains.

Participer à l'essor des grands ensembles : 1959-1965

Le formidable accroissement de l'usine Peugeot de Sochaux (de 14 000 salariés en 1950 à 22 000 en 1960, 34 000 en 1970...) suscite des grands ensembles dans le Pays de Montbéliard, plus tard à Belfort, Héricourt et Delle. La loi de 1958 sur les ZUP organise à grande échelle ce mouvement et le codifie. Des réserves foncières sont prévues pour les futurs équipements, notamment pour les lieux de culte chrétiens, les architectes en chef sont dotés de pouvoirs étendus pour concevoir les plans et en diriger l'exécution. Localement, deux terrains sont réservés, l'un pour un temple protestant, l'autre pour une église catholique, à charge pour chaque communauté d'en trouver le financement. De surcroît, les architectes en chef émettent un avis souvent déterminant sur les projets de construction d'églises, quand ils ne sont pas tentés de les concevoir eux-mêmes, en harmonie avec « leur » ZUP (J. Fayeton, aux Résidences, à Belfort) ou d'en confier le plan à un confrère, à charge de revanche ici ou ailleurs.

Les conflits ne manquent pas entre les « curés bâtisseurs » et les architectes en chef (Bethoncourt, Grand-Charmont, Montbéliard, Belfort...), jusqu'à ce que les responsables catholiques se tournent vers un architecte suisse, rôdé aux procédures françaises et porteur d'un plan type, Pierre Dumas (ce qui suscitera un autre conflit... avec des architectes français).

¹⁴ *La France, pays de mission ?*, GODIN H. et DANIEL Y. Paris : Éd. du Cerf, 1943, 163 p.

Grand-Charmont (25),
ZUP des Fougères :
église Saint-François,
conçue par Pierre
Dumas (1960) ;
état 2007.



C'est ainsi qu'en moins d'une décennie (1958-1967), une série de grandes églises est réalisée : à Bethoncourt (Champvallon), Grand-Charmont (Fougères), Belfort (Le Mont), conçues les trois par P. Dumas, ainsi qu'à Belfort (Résidences et Nord), Valentigney (La Novie) et une décennie plus tard à Delle (La Voinaie). Cinq autres projets n'ont pas été réalisés (Héricourt), ont été réduits (Valentigney/Les Buis) ou remplacés par un préfabriqué (Nommay, Étupes) ; quant à Audincourt/Champs Montants, il ne semble pas y avoir eu de projet. Cependant des édifices de petite taille sont bâtis dans de grands ensembles (Belfort/Les Glacis, 1960) ou proches d'eux (Courcelles-lès-Montbéliard, 1959), près d'un centre industriel (Vermondans, 1959), ou encore dans des villages (Lougres ; Clairegoutte par la paroisse de Ronchamp).

Après 1965 : profil bas

À partir du milieu des années 1960, l'Église catholique n'entreprenait plus que de petits édifices, en dur (Aibre, Brevilliers), en réaménageant des maisons (Bussurel, Couthenans) ou dans des bâtiments préfabriqués (Bart, Bavans, Étupes, Nommay, Luze). Les grandes églises tardives sont toutes objet de conflits, entre paroisses et architectes en chef (Belfort Résidences et Nord), entre la paroisse et le diocèse (Delle) ou selon une configuration complexe (ZUP Montbéliard). Puis, sauf accident (la foudre à Croix en 1967, la tempête de 1999 à Bavilliers)¹⁵, le mouvement de construction cesse, la période étant désormais plutôt à des cessions.

¹⁵ De même le temple de L'Isle-sur-le-Doubs est reconstruit aussitôt après l'incendie qui l'a détruit en 1982.

Les initiatives luthériennes

En ce qui concerne les protestants, la situation locale est spécifique : outre la présence de nombreuses communautés évangéliques ou anabaptistes non étudiées ici, le Pays de Montbéliard est la seule région française de confession luthérienne avant la Révolution française et où cette communauté reste très majoritaire après l'intégration à la France (1793), l'influence religieuse se renforçant de l'économique (propriété des terres puis des usines) et du politique (tous les mandats électifs locaux et nationaux avant 1914). De ce fait, depuis 1879 l'Église luthérienne dispose de deux Inspections ecclésiastiques en France : Paris et Montbéliard. Après 1918, l'évolution diverge, le vieillissement démographique de cette communauté contrastant avec l'afflux massif de populations – souvent catholiques – entraîné par le succès des industriels protestants (textile, Japy, Peugeot...), si bien qu'après 1945 les luthériens, devenus minoritaires¹⁶ dans le Pays de Montbéliard, voient leur prééminence également contestée sur le plan social et politique.

La situation est inverse dans le Territoire de Belfort, historiquement catholique, où les protestants, venus avec les investissements alsaciens consécutifs à l'annexion de l'Alsace en 1871, ont toujours été très minoritaires. Ils se situent souvent parmi les cadres et personnels qualifiés des nouvelles usines textiles et mécaniques.

Une Église très enracinée mais sur la défensive à Montbéliard, réduite mais plus libre de ses mouvements à Belfort, personnifiée par Lucien Marchand, pasteur de 1931 à 1971.

Pour les protestants, la référence suprême est la Bible, plus que l'institution ou le bâti ; peu sensibles à l'art sacré, ils préfèrent des lieux de culte dépouillés et ne construisent pas de grands édifices spectaculaires. Cependant, l'Église luthérienne connaît des phases comparables à l'Église catholique. Dans le Pays de Montbéliard, elle reconstruit puis se prépare à un élargissement urbain qu'elle imagine d'abord modéré (installation d'un temple en bois dans la quartier de la Citadelle à Montbéliard en 1949). Bientôt secouée par l'afflux de populations catholiques ou athées, elle s'organise pour se signaler aux nouveaux arrivants protestants et les accueillir :

16 En 1957, à l'issue d'une enquête sociologique, la Mission ouvrière catholique de Montbéliard estime le rapport à 2/3-1/3 : 72 000 catholiques/37 000 protestants pour l'ensemble du Pays de Montbéliard. In *VDB*, 4 novembre 1954, p. 408.

réaménagement du centre protestant de Glay (1953), vente puis reconstruction d'un temple à Beaulieu-Mandeure (1955-1965) suivant l'extension de l'usine de Peugeot Cycles. Dans les années 1960, elle met sur pied une « mission dans l'industrie », confiée au pasteur Guy Bottinelli, et élargit son implantation à plusieurs grands ensembles : Valentigney (Les Buis, 1964, où elle implante un centre paroissial à la fois local et pour les techniciens et ingénieurs du centre d'essais Peugeot de Belchamp), Montbéliard (la Chiffogne, 1966), Bethoncourt/Champvallon, Grand-Charmont (1968) ; dans la ZUP de la Petite Hollande, elle s'engage dans un projet de centre paroissial œcuménique puis, dans la rue voisine, aménage un appartement en lieu de culte (vers 1976). Plus orientée vers les classes moyennes et salariés qualifiés, elle aussi cherche à s'adapter au nouveau contexte : la mission du pasteur Bottinelli consiste à « trouver et mettre en œuvre les formes de témoignage adaptées à la vie des quartiers neufs ». Seront constituées plus tard des « équipes ouvrières protestantes », chargées de faire le lien avec les pasteurs.

Valentigney (25) : temple luthérien, dessin de Jean de Montmollin son architecte, 1965.



À Belfort, on relève trois initiatives marquantes : aménagement d'un local de culte dans un ensemble paroissial préexistant (rue Guidon, quartier du Mont) et construction de deux temples, le premier dans le quartier populaire de la Pépinière (1959), le second à l'opposé, au nord de la ville (rue de la Mechelle, 1967), ce qui est remarquable pour une communauté aussi réduite. Les luthériens font appel à des architectes protestants, le plus souvent Jean de Montmollin, dont on peut remarquer la recherche esthétique au temple Saint-Paul à Belfort.

Aux deux extrémités du bassin, on trouve des groupes luthériens plus petits : à Lure, la communauté réaménage en 1971 un petit temple au centre ville, qui fait suite à un oratoire de 1901. Au sud, à L'Isle-sur-le-Doubs, l'histoire est inverse à celle du Pays de Montbéliard : cette commune de tradition catholique a vu s'implanter une population luthérienne après l'installation de la société Japy en 1847 ; un temple a été aussitôt établi à proximité des usines ; détruit par un incendie en 1982, il a été reconstruit.

Montbéliard : le centre paroissial Pierre-et-Paul (1964-1978)

Une grande ZUP est programmée sur les hauteurs de Montbéliard, pouvant aller jusqu'à 20 000 habitants¹⁷. Dès le 13 avril 1963, l'archiprêtre de Montbéliard, M. Vionnet, se manifeste auprès du maire pour connaître les emplacements réservés aux lieux de culte. En 1966, un an après le changement de municipalité, le même curé et le pasteur Sweeting reprennent les démarches chacun de leur côté et se voient proposer chacun un terrain (21 et 16,3 ares). Par la suite, ils conviennent de construire ensemble un centre paroissial œcuménique : dans l'inspiration du rassemblement de New Delhi (1961) et du concile Vatican II (1962-65), l'œcuménisme est alors en verve. La conception de cet édifice est confiée à J. de Montmollin, qui propose, en plus grand, un édifice ressemblant au temple qu'il venait de faire l'année précédente à Beaulieu. Commence alors un long conflit avec les architectes en chef de la ZUP, MM. Louard et Curtelin, qui exigent un remaniement du projet ; le conflit persistant, le curé Vionnet demande l'arbitrage du maire A. Bouulloche, tout en brandissant la menace d'une campagne de presse. Après plusieurs années de tergiversations et de frictions encore mal connues, les protestants se retirent du projet en 1974, pour des raisons financières semble-t-il, ou parce qu'en dix ans leurs besoins de locaux se sont réduits. Un nouvel architecte est choisi (Claude Brandon, protestant montbéliardais) dont le plan, fort semblable au précédent, sera réalisé par la seule communauté catholique. Sur un permis de construire accordé le 21 avril 1974, modifié en mai 1977, le centre paroissial catholique sera édifié en 1977-1978 : c'est un bâtiment rectangulaire, très bas, à un seul niveau, qui paraît minuscule au milieu de plus hautes

17 BOUVARD André, « La naissance d'un quartier : la Petite Hollande à Montbéliard (1960-1979) », in *SEM*, N° 126, 2003, pp. 309-398.

barres de la ZUP. Avec l'église de Delle, ce sera le dernier lieu de culte catholique construit dans le bassin de Belfort-Montbéliard, en tout cas au niveau paroissial, car on trouve encore quelques réparations ou des constructions monastiques¹⁸.

Montbéliard (25) : centre Pierre-et-Paul, au pied des tours de la ZUP de la Petite Hollande (état 2006); édifice conçu comme œcuménique, puis devenu catholique.



COMMENT SONT CONSTRUITS LES LIEUX DE CULTE ?

Quatre aspects seront évoqués pour éclairer ce mouvement de construction : financement, choix techniques, rôle des architectes, diffusion de modèles.

Le financement

Malgré les lacunes, on dispose de quelques pistes. Distinguons les périodes et les opérations.

Évolution dans le temps

Comme les autres, les lieux de culte détruits pendant la guerre bénéficient des « dommages de guerre », que complètent le bénévolat et l'apport multiforme des paroisses (souscriptions, quêtes sur place, fêtes et loteries, etc.). S'y ajouteront des dons en tous genres : prêts de camions ou de matériels par des entreprises locales, prix d'amis, travail de paroissiens, enfants et adultes, notamment pour les travaux de terrassement.

Moins connus, moins visibles, les soutiens patronaux sont souvent importants. La famille Seyrig cède une petite partie de ses propriétés au temple mennonite et au temple luthérien

¹⁸ Reconstruction du temple de L'Isle, du clocher de Bavilliers ; construction du prieuré de Chauveroche à Lepuix-Gy (1991), construction d'un couvent de clarisses sur le site de Ronchamp (Renzo Piano, 2007).

de Belfort (quartier du Mont); à Bethoncourt le groupe textile Schwob fournit à la paroisse catholique un terrain au bout des « cités nouvelles ». À Lebetain, vers 1958, la grande entreprise suisse voisine apporte sa contribution à l'église catholique; à Ronchamp, l'industriel Canet est trésorier de l'association qui assure le financement¹⁹. Dans le Pays de Montbéliard, la famille Peugeot apportait traditionnellement son concours aux temples luthériens; dans les années 1960 elle aidera également les paroisses catholiques en leur facilitant l'acquisition de terrains dans les ZUP, pour construire de nouvelles églises²⁰.

On trouve enfin quelques exemples d'aides communales, sous la forme de cession de terrain au franc symbolique (Dung, Luze, etc.).

Certains choix d'architectes (protestants pour des temples, catholiques pour des églises) peuvent s'expliquer par une affinité culturelle avec le lieu de culte à construire, peut-être aussi par des tarifs préférentiels accordés. Cette hypothèse reste à confirmer.

Pour sa part, l'Église catholique diocésaine met au point successivement deux systèmes de financement d'envergure : après l'emprunt diocésain et le parrainage territorial de 1951, un nouveau système est mis au point en 1961. Suite à une démarche de curés montbéliardais, l'archevêché instaure le denier des églises sur le modèle du denier du culte : un versement volontaire annuel de paroissiens permet au diocèse de financer le gros œuvre des nouvelles églises, les paroisses finançant les aménagements intérieurs²¹. Une

19 C'est d'ailleurs lui qui prononce le premier discours d'inauguration de la chapelle de Ronchamp, le 25 juin 1955, juste avant le message de Le Corbusier et la réponse de l'archevêque, *VDB*, 1955, pp. 262-269.

20 Le chèque est versé par l'Immobilière de l'Allan (société foncière Peugeot) à la paroisse, qui le reverse immédiatement au Comité régional du logement (CRL), société civile créée par les entreprises locales et qui percevait la taxe parafiscale de 1 % pour le logement. Témoignage de Léon Paillet, 2007.

21 Ce nouveau système permet aux « prêtres bâtisseurs » d'être davantage présents dans leur paroisse, puisqu'ils n'ont plus à aller quêter ailleurs. « Aussi, dès l'automne 1960, j'en avais parlé aux copains de la région qui avaient le même souci, à Étupes, aux Buis, à la Chiffogne, à Champvallon... Nous nous étions mis d'accord pour ne pas reprendre le même système et nous avons fait dès octobre une démarche en ce sens à Besançon. Démarche réitérée en mars 1961, pour obtenir la création d'un organisme diocésain centralisateur pour coordonner tout l'effort, notamment financier, en faveur des églises nouvelles. En septembre, nos démarches aboutissent à la création du Denier des Églises : une petite équipe est constituée sous la direction de Mgr Boillot, et chaque année, dans toutes les paroisses du diocèse, aura lieu une collecte similaire à celle du Denier du Culte. Ouf, on respire ! ». L. PAILLET, *Mémoire. Éphémérides 1960-2001*, fichier numérique, 2006, 194 p., p. 12.

telle évolution du rapport diocèse/paroisse n'est pas sans incidence sur le pouvoir de décision, en faveur du diocèse²². Une autre solution a été mise au point dans le Pays de Montbéliard où l'abbé Chaffanjon monte une société vers 1960, la SCI des Fougères, pour collecter le 1 % logement et financer des presbytères (assimilés à des logements sociaux!).

Malgré tout, les budgets mobilisés restent assez restreints et même dans la période d'apogée (1950-1960), les dimensions et les audaces en sont limitées. On le voit en comparant avec les constructions d'Alsace ou de Suisse.

Des exemples de budgets de construction

a) Première période (Sainte-Jeanne-d'Arc à Belfort, 1952-1957). Ordres de grandeur²³:

- Dommages de guerre : 10 % du projet
- Église : 22 % (diocèse : 6,5% + parrainage territorial : 15,5%)
- Paroisse : 66 %
- Aide d'autres régions : 2 %

b) Trois devis (1962) : Dans son numéro consacré aux « centres paroissiaux économiques » en 1962²⁴, la revue *L'Art Sacré* présente trois plans-type de Pierre Dumas avec leur devis :

- plan en amande (église de 600 à 800 places, avec une chapelle de semaine de 60 places, trois confessionnaux, une sacristie, un local de chauffage) : c'est le type retenu à Bethoncourt. Total : 430 000 NF.

- plan carré (mêmes fonctions pour 400 places) : 305 000 NF. Passée à 600 places : 485 000 NF.

- plan rectangulaire (*idem*). Pour 400 places : 475 220 NF.

c) Budget définitif de Bethoncourt/Saint-Paul (Champvallon, 1963-1968)²⁵ :

22 « Il y a eu du tiraillement entre le gestionnaire financier diocésain et la commission diocésaine d'art sacré. Le chanoine Ledeur a toujours maintenu ses exigences en matière d'art sacré, essentiellement en proposant des architectes de la lignée de Le Corbusier. ». L. Paillot, *ibidem*.

23 CHEVALLIER abbé, 1951-1961 : *Dix ans de vie paroissiale, monographie de la paroisse du quartier de la Pépinière à Belfort*, 1961, six pages dactylographiées.

24 *L'Art Sacré*, N° 7-8, mars-avril 1962, pp. 10-17.

25 *Livre de bord de l'abbé Chardon*, Bethoncourt Saint-Paul, 45 pages manuscrites. 1974.

« Entrées

- Diocèse :	890 321, 60 F
- Paroisse	
- Quêtes et collectes :	209 778, 86 F
- Dons :	57 304, 11 F
- Divers :	26 079, 15 F
Total paroisse :	293 161, 82 F
Total des entrées au 31 12 1971 :	1 183 481, 42 F

Dépenses

- Construction église :	1 103 299, 57 F
- Équipement :	37 345, 73 F
- Entretien :	12 740, 82 F
- Vie paroissiale :	12 801, 62 F
Total des dépenses au 31 12 1971 :	1 165 187, 74 F
Avoir au 31 12 1971 :	17 295, 63 F »

Par rapport à l'exemple précédent, on remarque la contribution beaucoup plus élevée du diocèse : 6,5 % dans le premier cas, 81 % dans le second.

Les choix techniques et économiques

Bâtiments préfabriqués



Belfort, Pépinière : baraque de bois provisoire après les bombardements de 1944, avec un clocher en bois. À l'arrière-plan, à gauche, l'église de M. Lods est en cours de construction.

On trouve ces bâtiments en trois occasions : reconstruction, début des ZUP, dernière période. À la Libération, toutes les opportunités sont bonnes : récupération de baraques militaires des deux guerres, bâtiments de bois montés par des bricoleurs locaux, etc. On a des exemples de « baraques Adrian » (1914-1918), des « baraques suisses » mal identifiées ; y eut-il aussi des baraques produites industriellement par J. Prouvé, qui en livra plusieurs

Bethoncourt, ZUP Champvallon :
 baraque Adrian repeinte,
 chapelle provisoire utilisée
 pendant la construction de
 l'église nouvelle ; elle servira
 durant six ans.



Nommay (25) : chapelle en éléments préfabriqués (de type Fillod),
 avec un clocheton métallique ; état 2006.

centaines en 1945 pour héberger des réfugiés comtois²⁶ ? Aucune trace à ce jour.

Vers 1960, dans les ZUP qui débutent, les chapelles sont d'abord installées dans des bâtiments provisoires, souvent des baraques de chantier acquises auprès des Domaines ; ce provisoire durera parfois cinq ou six ans... Les chapelles qui équipent une dizaine de paroisses catholiques après 1964 sont généralement des « baraques Fillod », du nom d'une entreprise jurassienne de Saint-Amour qui eut un grand succès en équipant des écoles, des collèges...et des paroisses (avant d'être reprise par le groupe Algéco).

26 Jean Prouvé. *La poésie de l'objet technique*, catalogue de l'exposition Prouvé au Vitra Design Museum à Bâle-Weil am Rhein, 2006, 384 p. (p. 188). De même, le projet de Prouvé d'établir des « églises nomades », pouvant être déplacées selon les flux démographiques, a été expérimenté dans le diocèse de Metz, mais pas en Franche-Comté. *L'Art Sacré*, N° 9-10, Le problème des églises provisoires.

Bénévolat et entreprises locales

Quand il s'agit de petites églises en dur, l'apport local est déterminant et ce choix, souvent dicté par des considérations financières, détermine certains modes constructifs. Les matériaux locaux sont privilégiés et travaillés par une main-d'œuvre bénévole, sur ses temps libres. Le ciment redevenant courant, le béton est choisi (plutôt que l'aluminium ou le verre), utilisé comme pour construire les maisons, étables ou hangars du moment. Le système D est parfois poussé assez loin, selon des pratiques fréquentes dans les usines locales. Ceci induit souvent la taille et l'allure des églises locales des années 1950 et, pour le meilleur et pour le pire, leur qualité.

Des entreprises locales, dont certaines deviennent des spécialistes²⁷ assurent le gros œuvre et l'intérieur des églises des années

1950, s'appuyant sur leur expérience du bâti courant (maisons, immeubles), mais elles manquent de technicité pour des projets audacieux, car les chantiers de génie civil de la région (ponts, tunnels, etc.) sont assurés par des groupes nationaux.



Belfort, Pépinière, vers 1951 :
terrassément; petits et
grands bénévoles.

27 « C'est l'entreprise Bonato de Belfort qui assurera la réalisation des églises de Bethoncourt et des Fougères. Ce genre de travail devient une spécialité de la Maison : en effet c'est la même entreprise qui a construit l'église Sainte-Jeanne-d'Arc, de Belfort, et c'est elle qui bâtit actuellement l'église Sainte-Thérèse, à Belfort, une autre église de Pierre Dumas, notre architecte. », in bulletin *Rencontre* (paroisses de Bethoncourt et de Grand-Charmont), Noël 1962.

Constructions industrielles en série (l'âge Dumas)

À partir de 1960, avec la multiplication des grands ensembles, Pierre Dumas, un architecte suisse propose, un modèle-type d'« église économique » et il obtient le marché de cinq grandes églises (Belfort, Bethoncourt, Grand-Charmont, Suarce, Valentigney/Les Buis). Sur un plan ovale, il conçoit un immense voile de béton en « selle de cheval » pour couvrir le tout, technique complexe. Pour résoudre les problèmes de calcul, il faut faire appel à des sociétés informatiques encore rares²⁸. Les finances diocésaines fléchissant, des projets sont abrégés ou abandonnés : à Valentigney/Les Buis, du projet Dumas de 1963, ne seront réalisés que la chapelle de semaine et le presbytère ; à Nommay, la paroisse renonce au plan Dumas en 1963 et choisit finalement un préfabriqué Fillod. Même issue à Étupes pour un projet de L. Miquel. L'époque revient aux constructeurs industriels plutôt qu'aux architectes d'églises en série.

Bethoncourt, ZUP
Champvallon :
chantier de construction de l'église
(conçue par Pierre
Dumas).



Des architectes industrialistes

Pendant cette période l'activité de construction change radicalement²⁹ : dans un pays au ralenti depuis vingt ans, le rythme s'accélère (45 000 logements construits en 1951, 360 000 en 1964, 550 000 en 1973). Les conditions d'exercice de l'architecture en sont bouleversées, se conjuguant désormais avec l'industrialisa-

28 À Grand-Charmont (Les Fougères), il faut recourir à la société IBM de Lausanne puis de Stuttgart (Léon Paillot, *Mémoire...*, p. 26).

29 CHEMILLIER Pierre, *L'épopée de l'industrialisation du bâtiment après la guerre 1939-1945*, 4 p., conférence au comité d'histoire, ministère de l'Équipement, 14 juin 2002, http://www.equipement.gouv.fr/IMG/pdf/conference_14-06-02.pdf, consulté le 13 janvier 2007.

tion³⁰. Accoutumés à concevoir des unités restreintes, les architectes se trouvent face à de très grands chantiers... La construction d'églises, même nombreuses comme ici, ne représente que de petites opérations, souvent de petits budgets : ils apprendront à économiser sur les matériaux, sur la construction et pour finir, sur la conception elle-même.

Des architectes ne sont pas toujours sollicités, sans doute même ne le sont-ils que dans la moitié des cas. Si leur absence est évidemment de règle pour les baraques, elle est fréquente aussi pour nombre de chapelles en dur : à Arbouans, en 1951, dans sa demande de permis, le curé précise qu'il assure la conception du plan et la direction technique du chantier ; c'est le cas aussi à Dung et sans doute dans une dizaine d'autres chantiers. Citons enfin ces architectes d'occasion que sont les ingénieurs locaux : à Lebetain, c'est un ingénieur Alsthom en retraite, à Ronchamp en 1944-1949, des ingénieurs de la mine se proposent.

Au total, les architectes sont une vingtaine à intervenir, confiant la conduite des opérations à des confrères locaux. Certaines absences surprennent³¹. À côté de Le Corbusier, une huitaine d'architectes locaux et une dizaine d'architectes nationaux. Parmi les premiers, trois architectes protestants : Claude Brandon, Pierre Salomon et surtout Jean de Montmollin³². Les autres sont des professionnels expérimentés des marchés locaux de la construction (Philippe Labey, Paul Giroud, Oudart et Prévot à Belfort ; C. Brandon et Jacques Mattern à Montbéliard).

30 Initiés après 1920 par des pionniers (Perret, Lods, Prouvé, Le Corbusier, etc.), « les termes du débats étaient ceux de la norme, du module, des éléments standards, de la maison en série, de la préfabrication partielle, [...] du recours à des matériaux « modernes » comme la tôle d'acier plié ou l'aluminium. » (*ibidem*) ; la question est relancée avec force dès la reconstruction (Orléans, Le Havre...) puis pour les grands ensembles.

31 Hermann Baur qui a créé plusieurs églises remarquées en Suisse (Bâle, Moutier) et à Mulhouse, n'en fait aucune ici. Pas plus que Charles-Gustave Stoskopf, qui a conçu diverses églises en France (dont la cathédrale de Créteil) et qui a dirigé plusieurs grands ensembles à Belfort-Montbéliard.

32 Nécrologie dans *l'Est Républicain* du 24 novembre 1984, et témoignage de sa veuve et de ses enfants. Jean de Montmollin, natif de Neuchâtel, vient en France à la Libération (dans le cadre du Don suisse) pour contribuer à une action de solidarité avec le village martyr d'Étobon ; puis il entre dans un cabinet d'architectes belfortain ; répondant volontiers aux demandes des églises luthériennes, il appose sa marque à plusieurs édifices : centres de Glay, des Prâlets à Valentigney, temples de Beaulieu-Mandeure, Lure ou Saint-Paul à Belfort et – même si ce n'est finalement pas lui qui le réalise - le centre paroissial catholique Pierre-et-Paul de Montbéliard.

Parmi les architectes nationaux, trois édifient ici une seule église : Jacques Gauthier, qui avait fait ses classes près de Le Corbusier, fait œuvre originale en 1953 à Bethoncourt, en construisant un centre paroissial novateur³³; Jean Arbaret, fait en 1957 une église moderne à haute flèche dans le village d'Écot³⁴; pour le compte de l'armée de l'air, les frères Challiat érigent en 1957 une chapelle à Luxeuil.

Restent les plus connus : les Dumas (père et fils) déjà évoqués, Bertrand, Dubuisson, Fayeton, Lods et Novarina. Ce dernier, qui a traversé tout le siècle, avait déjà à son actif trois églises avant guerre, dont celle d'Assy en 1937, une des pionnières : il s'en inspire pour Audincourt en 1950 et en construira encore une vingtaine ailleurs; c'est le plus prolifique avec les Dumas. A. Bertrand a imaginé les « chalets Bertrand », maisons d'habitation qui ont eu un certain succès dans les années 1950, notamment à Bethoncourt, Grand-Charmont...; architecte en chef de la ZUP des Buis à Valentigney, il conçoit aussi l'église de la Novie dans cette commune et propose un plan (non accepté) à Grand-Charmont. Marcel Lods est un des principaux représentants du courant moderne depuis les années 1930. Auteur de grands ensembles en région parisienne, de la Maison du peuple de Clichy en 1935, il a présidé la Société des architectes préfabricateurs³⁵; réfléchissant aussi à une rénovation de l'urbanisme et adepte d'une construction de type industriel, il prône l'usage du métal, du verre et l'assemblage d'éléments préfabriqués. À la Libération, commissaire de la Reconstruction dans l'Est de la France, il obtient des marchés en Alsace et trace les plans de deux églises sœurs pour Belfort et Sochaux. Jean Dubuisson, lui aussi tenant d'une architecture industrialisée (procédé Camus, etc.), a déjà bâti le siège des forces armées alliées en région parisienne, une partie du quartier de Maine-Montparnasse et le musée des

33 J. Gauthier a été choisi parce que le curé Fauveau était cousin germain de sa femme (témoignage de sa fille, Hélène Gauthier. Sa création de Bethoncourt est présentée dans plusieurs revues : *Art Sacré*, *Barbizier*. Il concevra aussi, à Besançon quelques années plus tard, la chapelle Saint-Pie X.

34 Une brève notice sur cet édifice est parue dans *La construction moderne*, décembre 1956. Cet architecte n'a pu donner ultérieurement la mesure de son talent, mort jeune accidentellement (témoignage de sa fille).

35 Une thèse lui a été consacrée par Peter UYTENHOVE, *Marcel Lods (1891-1978). Une architecture de l'action*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1999, trois volumes.

Arts et Traditions populaires à Paris, lorsqu'il conçoit une des dernières églises de Belfort (Saint-Louis). De la même génération, Jean Fayeton, d'abord ingénieur puis architecte, bâtit surtout des usines ou des grands ensembles tracés dans le même esprit ; architecte en chef du quartier des Fougères à Grand-Charmont et de la ZUP des Résidences à Belfort, il dessine l'église de cette dernière mais meurt peu avant son achèvement (1967).

Ces quelques indications suffisent pour montrer que ces architectes sont des créateurs industriels, aménageurs et producteurs à grande échelle plus que des artistes au sens où l'entendaient les promoteurs de l'art sacré, ce qui n'est pas péjoratif. En France, de 1945 à 1970, il y eut 2 500 églises construites : pour ces grands architectes, qui visent aussi les chantiers internationaux, même les plus vastes d'entre elles sont de petits projets mais elles constituent une occasion d'expérimenter une conception modulaire ou d'imaginer des formes singulières, moins répétitives que d'habitude³⁶.

La promotion (ou les marchands de temples)

Qu'elle soit ici à finalité religieuse n'empêche nullement l'architecture d'appartenir à l'économie. Les hommes de l'art s'y emploient au même titre que les hommes d'Église : les premiers se font connaître, les seconds font leur choix et sur le terrain, curés et pasteurs se débrouillent.

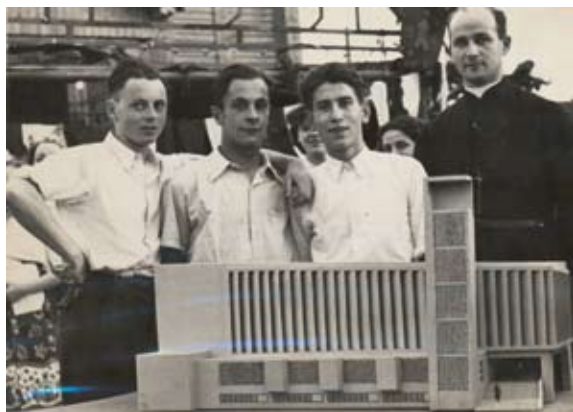
Catalogues et maquettes

Pour se faire connaître, plusieurs moyens : catalogues, prospectus, articles, démarches et relations personnelles. Pierre Dumas envoie un représentant qui passe de cure en cure, pour proposer ses services, présentant un plan, une maquette et des devis³⁷.

36 Gilles Ragot affirme même que ces églises sont un refuge de création : « Les théories du mouvement moderne élaborées par une avant-garde quasi-absente de la reconstruction, sont mises en œuvre à grande échelle par une génération d'architectes formés à l'École des beaux-arts. L'architecture sacrée n'échappe pas à cette règle ; au contraire, elle offre un champ privilégié de création où l'architecture, pour le meilleur et pour le pire, se sent plus libre que dans les programmes de logement étouffés par la logique économique et politique de la reconstruction. ». Gilles RAGOT, « De la reconstruction à Vatican II », in *L'art sacré au XX^e siècle en France*, Thonon : Société Présence du livre, 1993, 311 p., pp. 167-176.

37 Témoignage de Léon Paillot, 2007 : c'est à la suite de telles démarches que se sont par exemple décidés les choix pour Bethoncourt/Champvallou et Grand-Charmont/Fougères.

Belfort,
Pépinière :
maquette de
l'église de
M. Lods ; à droite,
le curé « bâtisseur »
Chevallier.



On retrouve là des pratiques anciennes : au XVIII^e siècle, lorsque la Franche-Comté tout entière dut se reconstruire après la guerre de Dix Ans, les architectes qui construisirent les innombrables clochers comtois, les Amoudru, les Colombot, etc. firent probablement de même³⁸.

Informations, influences

Même si l'école française était peu ouverte au monde, les architectes voyagent et travaillent dans d'autres pays ; ils n'ignorent pas ce qui se réalise ailleurs dans le domaine religieux et s'en inspirent parfois. Les influences s'exercent selon des détours et des croisements qu'ignore l'académisme : l'église que Charles Perret réalise au Raincy en 1923, eut un grand succès en Europe, notamment en Suisse alémanique, puis en Suisse romande... dont l'exemple inspire des responsables catholiques comtois. L'Allemagne, « habituée » à l'innovation (Bauhaus) puis condamnée à faire du neuf pour se reconstruire après 1945, est peu citée publiquement durant ces années³⁹ mais ses travaux sont connus des reconstructeurs (Lods, notamment). Globalement, c'est souvent par la Suisse que transitent les nouveaux courants.

Du côté catholique, une information diverse est proposée : bulletin officiel du diocèse, commission diocésaine d'art sacré

38 LANGROGNET Jean-Louis, « Les églises des 18^e et 19^e siècles : une spectaculaire campagne de reconstruction », in *Viellies maisons françaises*, N° 105, décembre 1984, spécial Haute-Saône, pp. 20-22.

39 Un numéro spécial de *L'Art Sacré* lui est consacré, N° 3-4, nov-déc 1959 : Nos amis d'Allemagne.

(CDAS), très active à Besançon⁴⁰; la revue nationale *L'Art Sacré* (1937-1969)⁴¹ effectue un travail considérable d'information en matière d'architecture religieuse et de prise de parti esthétique et consacre plusieurs articles à des édifices de l'agglomération Belfort-Montbéliard (Audincourt, Bethoncourt, Sochaux, Belfort...). Des modèles sont présentés (églises économiques, églises démontables), des plans reproduits, des tendances analysées, des exemples étrangers décrits⁴². Dans la région, un almanach comme *Barbizier* (créé en 1946) présente plusieurs articles sur le sujet⁴³, se référant volontiers à la Suisse et à l'Allemagne rhénane. Et bien entendu, les réseaux de relations jouent⁴⁴. N'oublions pas les voyages, notamment vers la Suisse, proche et riche d'églises édifiées depuis les années 1920 (Bâle, Fribourg, Moutier...). Ils deviennent plus courants avec l'essor de l'automobile et plusieurs curés locaux vont se documenter sur place.

Enfin, comme dans tous les autres domaines industriels, se tient depuis 1951 à Paris, un salon annuel d'art sacré, imaginé par Joseph Pichard, le créateur de la revue *Art Sacré* avant-guerre,

40 FLICOTEAUX Annick.- *Le chanoine Ledeur et la Commission d'Art sacré du diocèse de Besançon de 1945 à 1955*, Mémoire à l'Institut catholique de Paris, 1998, 111p. + annexes. Toutefois, une part non négligeable des choix se fait sans ou contre l'avis de la CDAS (note manuscrite de Michel Barçon, vers 1980). Selon G. Ragot, sur 2 500 églises construites en France de 1945 à 1970, 1 500 l'ont été « par les offices diocésains d'Art Sacré qui s'organisent comme de véritables agences d'architecture et de planification urbaine. »; donc un millier le font sans, *op. cit.* p. 167.

41 DE LAVERGNE Sabine, *Art sacré et modernité. Les grandes années de la revue « L'Art Sacré »*, Namur, Culture et vérité, 1992, 282 p.

42 Par exemple en mars 1950 (pp. 26-27), *L'Art sacré* évoque l'église aux formes fluides, réalisée dès 1940 par Oscar Niemeyer à Pampulha. Lui-même cite un exemple remarquable d'influence en aller-retour : « J'ai retenu de l'enseignement de Le Corbusier le génie moderniste et humain, davantage que les principes constructivistes, issus d'une tradition constructiviste européenne. Dès Pampulha [...], j'ai « tropicalisé » en quelque sorte ce que j'avais appris du maître. Le plus intéressant, c'est que l'on retrouve à Ronchamp, construite en 1953, c'est-à-dire treize ans plus tard, la liberté des formes de la chapelle St François d'Assise. », *Niemeyer par lui-même*, Paris : Balland, 1993, p. 66.

43 *Barbizier* en 1951 et 1955.

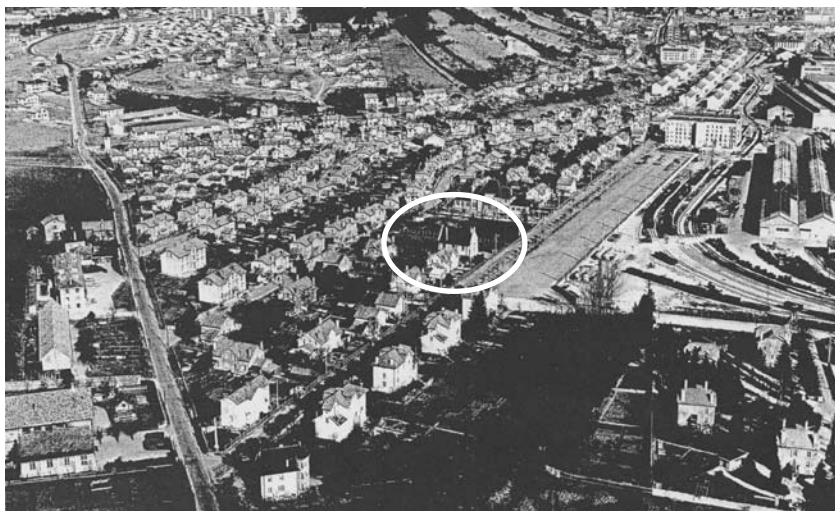
44 François Mathey, natif de Ronchamp, conservateur des Monuments historiques à Paris depuis 1938, conseille l'abbé Besançon pour la reconstruction de la chapelle de Ronchamp : « Aux connaissances théoriques il faut joindre aussi un sens du sacré, bien rare hélas chez nos architectes contemporains qui édifient une église avec le même sens du sacré que des bains douches. [...] Il en est cependant [...] des architectes chrétiens : [...] en hommes de l'art et en chrétiens : Pingusson, Lods, Froidevaux, M.....(illisible), A. Perret (un peu trop vieux, trop âgé)... » (lettre du 16 février 1945). Avec le chanoine Ledeur, lui aussi natif de Ronchamp, il exerce une influence discrète mais importante en Franche-Comté.

qui promeut les dernières tendances pour la construction ou la décoration des églises. En 1962, par exemple la maquette d'église type de Pierre Dumas est présentée à Chaillot, dans le cadre de ce Salon⁴⁵.

LIEUX, STYLES ET FORMES

Emplacements excentrés, mais au centre des cités

Si les édifices des années 1950 se situent dans les quartiers ouvriers étoffés depuis le début du siècle – près des usines mais à l'écart des centres anciens –, ceux des années soixante se trouvent encore plus en périphérie, car au cœur des grands ensembles. Au-delà de cette originalité topographique majeure, un certain type de localisation persiste. Quelles étaient les localisations antérieures? Au centre des villages et des villes, puis au centre des cités ouvrières.



Montbéliard, cité du Congo, au centre le temple luthérien Saint-Jean.
Cliché 1958.

- En 1935, un temple luthérien, financé par le « Cercle Peugeot », est construit à Montbéliard (rue de la Prairie, cité du Congo), juste à côté des usines Peugeot de Sochaux. D'une capacité de 130 places, doté d'un clocher de 20 m de haut, il est placé

⁴⁵ Lettre de Pierre Dumas à la commission d'art sacré de Belfort-Montbéliard, 6 janvier 1990.

au centre de la cité ouvrière, à proximité du groupe scolaire. Il sera revendu à Peugeot en 1965, puis démoli en 1989⁴⁶.

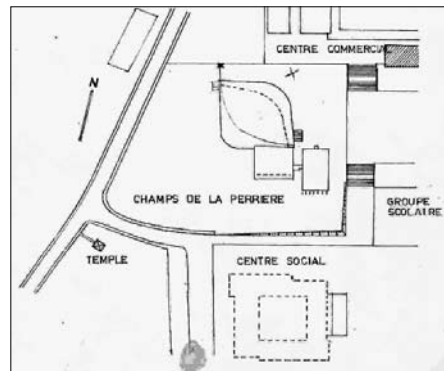


Bethoncourt : plan de situation (1953) : l'église Sainte-Thérèse sera édifiée entre la cité textile et le cimetière, sur un terrain donné par l'usine de la Lizaine (groupe Schwob).

- À Bethoncourt, en 1930, la paroisse catholique de Montbéliard obtient un terrain (donné par le groupe textile Schwob) à côté des « Cités nouvelles » et installe une chapelle en 1932. Une paroisse y sera créée en août 1948 et le curé Maurice Fauveau chargé d'y construire une église (Sainte-Thérèse).

Entre les deux guerres, des patrons protestants se mettent à financer aussi des églises catholiques (les Japy), comme le feront les Peugeot après 1950, se préoccupant de tout ce qui peut contribuer à un certain ordre social⁴⁷... même si, plus tard, l'évolution des nouveaux courants catholiques leur réservera quelques surprises.

Bethoncourt, plan de la ZUP de Champvallion (extrait, 1960) : deux emplacements sont réservés, pour une église catholique (en forme d'amende) et pour un temple luthérien⁴⁸.



46 Gilbert Reilhac, *L'Est Républicain*, 4 juillet 1989.

47 Dans la contrée à cette époque, on ne connaît toutefois pas de cas analogue à celui du Creusot avant 1900, où, sur un vitrail, le Christ avait le visage du grand patron Henri Schneider! Colloque : Au pays de Schneider. Prolétariat et militants ouvriers de la Commune à nos jours, in *Le Mouvement Social*, N° 99, avril-juin 1977.

48 Plan annexé à la demande de permis de construire, 11 avril 1962.

- Dans les plans de ZUP⁴⁹, des terrains sont réservés pour des lieux de culte. Localement, les architectes en chef en prévoient deux : catholique et protestant⁵⁰. Ces édifices religieux sont généralement envisagés au centre des grands ensembles, à proximité des équipements collectifs : écoles, collèges, terrains de sport, organismes commerciaux, centres commerciaux. Comme à l'époque du paternalisme patronal, les lieux de culte chrétiens sont programmés par l'État, parmi des équipements sociaux, scolaires et culturels.

Pendant presque un millénaire, l'Église chrétienne européenne a structuré autour d'elle le paysage rural et urbain, puisqu'elle le faisait pour la société⁵¹ ; ses églises étaient au centre ville comme au centre de la vie quotidienne, leur clocher les signalant de loin. Ceci commence à changer vers 1960.

Plus de clochers ni de cimetières

Pendant la première révolution industrielle, les Églises locales érigent des clochers très hauts.

Après 1944, les baraques de bois reconverties en églises sont de simples abris, même si parfois les paroissiens les dotent d'un clocher. Cette disparition contrainte inspirera peut-être ceux qui, plus tard, s'emploieront à dissocier le sanctuaire du clocher, dont la fonction sociale ne cesse de diminuer avec l'essor de la montre-bracelet⁵². Mais ce n'est pas immédiat et dès que les paroisses retrouvent les moyens de construire en dur, resurgit le clocher haut. Depuis la fin du XIX^e siècle, pour évangéliser les quartiers ouvriers, l'Église catholique veut des signes visibles au loin. C'est le cas emblématique au Havre en 1951, avec un clocher de 51 m

49 Un rapport de Gérard Dupont, conseiller technique au ministère de la Construction, sur les équipements résidentiels (publié dans *Urbanisme*, 1958, N° 62-63), définit les équipements recommandés pour les grands ensembles. Il est probable que cette réservation de terrain est plus ancienne : en 1945, la VDB se fait l'écho de la conférence (G. Bardet) et transmet un conseil aux curés concernés par la reconstruction : « Il est indispensable que MM. les curés se mettent, dès le début des études, en rapport avec l'urbaniste, afin qu'il réserve un vaste terrain pour l'église et les annexes indispensables à un centre paroissial. », in VDB, 4 janvier 1945, p. 5.

50 CARLU Jacques et HENRI Mathé, *Cité de Bethoncourt, projet de construction d'un centre paroissial*. 1^{re} version, 18 février 1960, 7 p. ; 2^e version, 20 juin 1960, 9 p. dactylographiées.

51 IOGNA-PRAT Dominique, *La maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen-Âge*, Paris : Seuil, 2006, 674 p.

52 Dans le bassin montbéliardais, cette fonction de donner l'heure a été tôt concurrencée par les clochetons des mairies-écoles (travaux en cours de François Lassus, aimablement communiqués par lui).



Belfort : construite à partir de 1894, l'église Saint-Joseph domine les quartiers ouvriers qui entourent la SACM (Alsthom). NB : la flèche prévue pour le clocher (lui-même édifié après la première guerre mondiale) n'a pu être réalisé faute de financement.

Montbéliard :
l'église Saint-Maimbœuf,
édifiée en 1850 domine
la ville alors luthérienne.



(Ch. Perret, reprenant son modèle du Raincy). S'ils sont moins élevés ici, tous les clochers construits de 1950 à 1958 sont trois à quatre fois plus hauts que les nefs... À Écot, à Suarce (églises villageoises reconstruites), les clochers en béton sont très hauts. Marcel Lods prévoit deux clochers différents dans ses églises sœurs : à Belfort, un clocher de béton de 32 m, en forme de clé à molette pour symboliser le travail industriel. Depuis longtemps adepte du métal, il choisit un mat métallique pour l'église de Sochaux qui jouxte l'usine Peugeot, (rappel discret de la haute flèche de Saint-Maimbœuf à Montbéliard).



Écot (25) : maquette de Jean Arbaret (1957) pour l'église à reconstruire après les bombardements de 1944. C'est un des derniers clochers hauts à avoir été construit dans la contrée.



Sochaux (25) : maquette de M. Lods (1951), pour l'église, avec un grand mat métallique en guise de clocher (il a été démonté dans les années 1980).

Toutefois dans l'agglomération montbéliardaise, malgré une évidente volonté de marquer le territoire, les clochers catholiques sont moins proéminents qu'avant-guerre ; la sensibilité populaire a sans doute déjà suffisamment changé pour que soit écarté ce signe trop ostentatoire.

À partir de 1958-1960, sauf exception⁵³, les nouveaux lieux de culte n'ont plus de clocher, aussi bien les édifices catholiques que protestants. À Belfort, par exemple, deux clochers sont érigés en 1957 (Faubourg de Montbéliard et Pépinière) mais toutes les églises postérieures en sont dépourvues.

Parfois ces clochers sont prévus dans les plans mais non construits (Belfort/Le Mont, Belfort/les Résidences, Clairegoutte, Valentigney/La Novie...), puis ils ne sont plus prévus du tout. Trois raisons y concourent : une crise financière propre à l'Église catholique (cf. plus loin), une nouvelle esthétique qui rejoint la modestie préconisée par le concile Vatican II. Difficile de dire ce qui, de la nécessité ou de la vertu, l'a emporté. Leur disparition est consommée avec les dernières chapelles et les bâtiments préfabriqués : à la rigueur un léger campanile métallique à taille humaine.



Temple luthérien de Beaulieu à Mandeuire (J. de Montmollin, 1965), avec un clocher.



Bethoncourt, ZUP Champvallou, église Saint-Paul : clocheton (état 2006).

Ces églises ne sont plus au bord ou au centre des cimetières comme autrefois. L'implantation dans des quartiers périphériques, les nouvelles règles d'urbanisme et plus tard l'essor des funérarium, contribuent à laïciser une fonction supplémentaire dans le faisceau traditionnel des fonctions de l'église : celle-ci

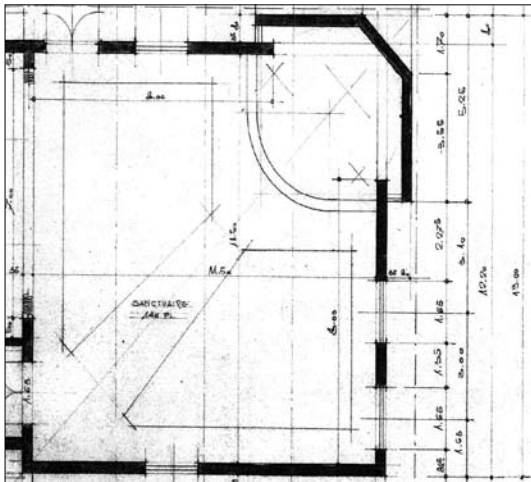
53 Au temple de Beaulieu Mandeuire en 1965 ; cette exception est sans doute un écho de la rivalité qui persiste dans cette commune, et qui avait conduit en 1961 la paroisse catholique à coiffer d'un haut clocher l'édifice construit avant-guerre.

tend à ne devenir plus qu'un... lieu de culte. Mais elle intègre l'ensemble des fonctions religieuses.

Des centres paroissiaux qui intègrent trois fonctions

D'une façon générale⁵⁴ ces édifices regroupent trois fonctions religieuses auparavant séparées : presbytère (pour loger les prêtres ou pasteurs), salles de réunion ou de formation, lieu de culte (avec parfois église du dimanche et chapelle de semaine). Il s'agit de réaliser des économies et aussi d'établir un centre dès lors que la religion n'est plus au centre de la vie quotidienne. Très tôt, les autorités diocésaines de Besançon suggèrent cette solution⁵⁵. Il est tout à fait remarquable qu'en cet objet technique singulier qu'est l'église, se retrouve une des tendances les plus constantes de l'évolution technique, celle de l'intégration des fonctions.

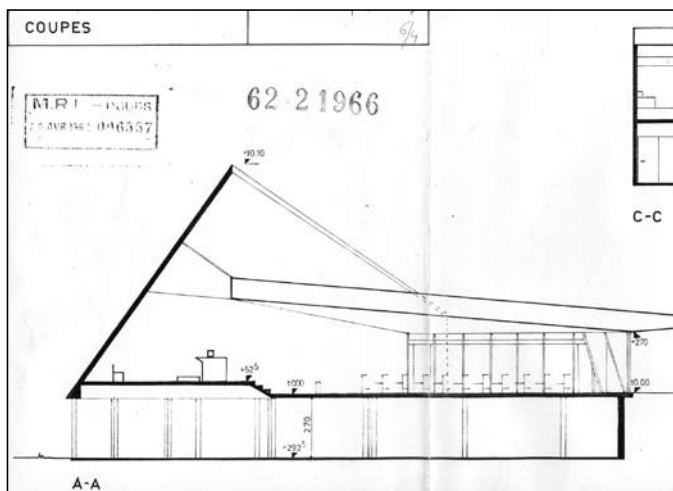
Ces centres paroissiaux sont souvent conçus sur deux niveaux (un pour l'église, l'autre – généralement en dessous – pour les autres fonctions), ou bien ils placent bout à bout celles-ci (temple de Beaulieu-Mandeure, centre Pierre-et-Paul, préfabriqués); subsistent cependant des cas où la cure est proche mais séparée.



Mandeure (25) :
plan de la salle
de culte du centre
paroissial luthérien
(J. de Montmollin, 1965).

54 Sauf à Ronchamp où chapelle, presbytère, maison du pèlerin sont distincts, sans salle de catéchisme, mais il s'agit d'une chapelle de pèlerinage et non d'une église paroissiale.

55 Dans le compte rendu d'une réunion à l'archevêché, « sur les églises à construire », cette note : « l'utilisation des sous-sols permettra d'économiser des salles de catéchisme et de réunion. », in *VDB*, N° 25, 4 décembre 1952, p. 329.



Bethoncourt, coupe de l'église Saint-Paul, P. Dumas 1962.

Des petits bâtiments

L'église traditionnelle se portait vers le haut, et sa nef était élevée, supérieure aux maisons environnantes, si possible implantée sur un lieu proéminent, de sorte qu'on se sente tout petit devant la maison d'un Dieu très haut. En 1945, là où les moyens le permettent, l'Église catholique cherche à reproduire ce modèle; à Besançon, dès la Libération, le diocèse lance une souscription pour financer une statue géante de la Vierge⁵⁶ qui suscita une polémique parmi les catholiques⁵⁷. Encore présent dans les années 1950, ce rapport s'inverse ensuite. Les lieux de culte s'abaissent tandis que les immeubles deviennent plus hauts. Les églises catholiques évoluent vers des formats plus modestes, qui les rapprochent de ceux des temples protestants, sorte d'œcuménisme architectural, dont on ne sait s'il fut volontaire.

56 VDB, 30 août 1945, Quête pour une statue monumentale à Notre-Dame-des-Buis (p. 140), pour remercier Dieu d'avoir épargné Besançon, inaugurée le 1^{er} mai 1948, sous le nom de Notre-Dame-de-la-Libération (comme à Beaune).

57 R. P. RÉGAMEY, « La manie du colossal », in *L'Art Sacré* N° 7, août-septembre 1947, p. 45; « Voyez l'in vraisemblable grosse dondon, haute de trente-cinq mètres, que l'on voulait dresser dans le ciel au-dessus de l'incomparable site que constitue la boucle du Doubs à Besançon! »; après l'abandon de ce projet, est envisagée « une masse haute de vingt-cinq mètres, comportant une niche colossale... ».

Plusieurs raisons convergent : les deux Églises manquent de moyens financiers, la population change et supporte moins les marques de domination; enfin la construction des grands ensembles aboutit à des immeubles si hauts qu'aucune structure privée, fut-elle Église, n'est de taille à rivaliser pour la conquête des hauteurs⁵⁸. Et dans ce bassin ouvrier, on n'est pas à Brasilia où Niemeyer peut concevoir et édifier en 1964, une cathédrale fantastique pour la nouvelle capitale d'un grand pays. Ici, les églises et les temples se font plus bas, littéralement adoptent un profil bas face à la civilisation des Trente Glorieuses, puis encore plus bas après les premiers signes de crise.

Rectangle, angle droit et arrondi

Les plans changent, même si l'innovation paraît plus timide qu'en Suisse ou en Alsace.

Dans les églises catholiques

Encore en vigueur jusqu'au début des années 1950, lointain continuateur d'un plan basilical qu'il simplifie (sacrifiant généralement les nefs latérales, sauf Sainte-Jeanne-d'Arc à Belfort), le rectangle va céder la place à d'autres formes, notamment à l'angle droit lorsque, sur un seul plan, les salles de réunion prolongent à l'équerre le lieu de culte : ainsi à Valentigney et Courcelles.

Associant deux étages en béton armé, coulé souvent de façon « rustique », les édifices des années 1950 adoptent des formes anguleuses, qu'on retrouve souvent dans l'esthétique de la plupart des produits de cette période. Ils ont un côté « art brut », voulu ou jugé compatible avec le cadre industriel environnant⁵⁹.

58 En plein Paris, en 1925, Charles Perret avait proposé une église dont le clocher en béton aurait dépassé les 200 mètres de hauteur. Le projet n'avait pas été accepté, mais après 1960, ce n'est plus à l'ordre du jour... en France en tout cas, car on en trouve de nombreux exemples sur d'autres continents. C'est la société qui fait la différence non la technique.

59 À propos de l'église de Sochaux, cette appréciation du responsable de la commission diocésaine d'art sacré : « Cette haut masse, voisine immédiate de la forge des Usines Peugeot, peut-être certains lui trouveront-ils un air un peu trop industriel. [...] Très vite cependant s'impose le caractère religieux de ce grand volume. Et à l'intérieur il est difficile de résister au calme, à la paix claire de l'immense nef. », Lucien LEDEUR, *Almanach Barbizier*, 1955, p. 361.



Belfort, Pépinière :
église Sainte-Jeanne-d'Arc
(M. Lods) en chantier ;
dessin de l'abbé Jean Garneret.

Sochaux, près de l'usine Peugeot :
église Sainte-Croix
(M. Lods) en chantier ;
dessin de l'abbé Jean Garneret.

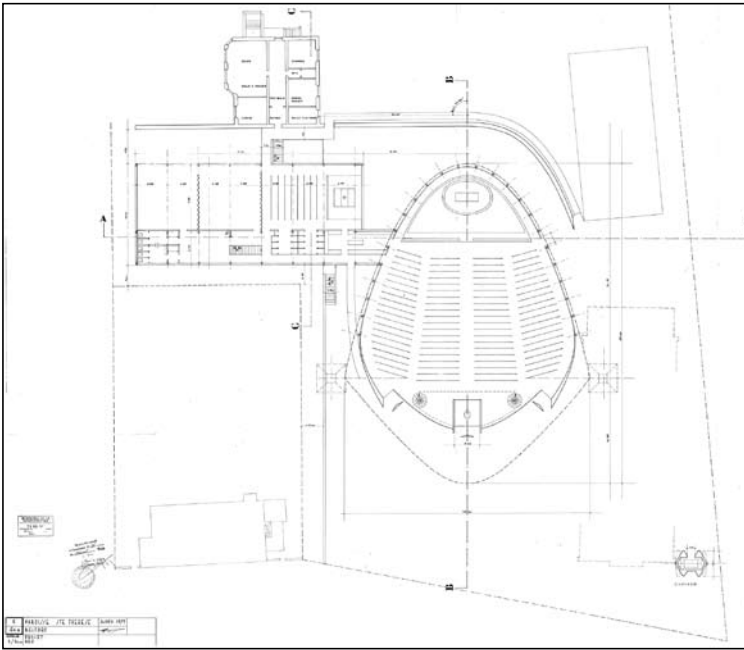


Dans les années 1960, ce sont les formes arrondies qui l'emportent dans les grandes églises⁶⁰, particulièrement dans la série que propose Pierre Dumas : plans ovales, voûtes arrondies en « voile » de béton, etc.

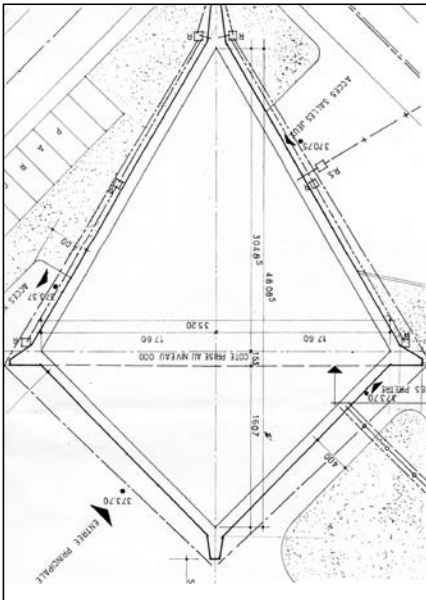
Dans les temples

Les protestants restent fidèles à des édifices rectangulaires, parfois allongés (Valentigney/Prâlets, Beaulieu-Mandeure), généralement plus bas eux aussi que les temples historiques du lieu; parfois rehaussés (la Méchelle) lorsqu'ils incluent des salles de réunion. Un seul temple (Saint-Paul à Belfort) innove en proposant un plan en arc de cercle, celui de l'assemblée qui écoute et échange, à l'instar de certains temples réformés de Suisse (Le Locle notamment).

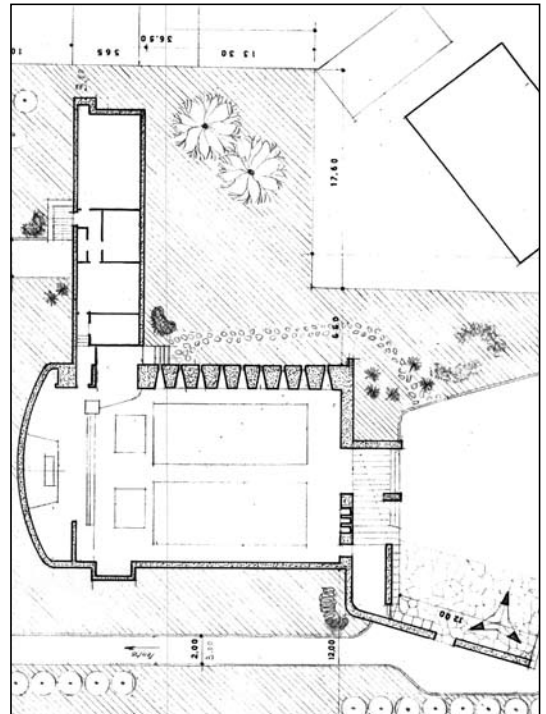
⁶⁰ Comme l'étaient les formes anguleuses de la décennie précédente, les formes rondes sont désormais en vogue dans l'industrie (réfrigérateur, Dauphine, etc.). Des travaux, conduits dans les universités de technologie, ont montré cette généralisation d'une forme pendant une période donnée. DEFORGE Y., *Technologie et génétique de l'objet industriel*, Paris : Maloine, 1985, 196 p. (p. 174).



Belfort, Le Mont, église Sainte-Thérèse,
plan de P. Dumas, 1960.



Belfort, ZUP des Résidences :
plan de l'église Sainte-Jeanne-Antide
(Jean Fayeton, 1965) : un triangle, pour
une église en forme de bastion (compara-
ble à ceux de Belfort) et qui renvoie
aussi au courant des églises fortifiées
(Sainte-Bernadette à Nevers, 1966,
Parent et Virilio).



Valentigney (25), quartier de la Novie : plan de
l'église Notre-Dame (Alain Bertrand, 1956).

Retour au rectangle, plus petit

Puis on revient au rectangle de petite taille, figure imposée par les préfabriqués des années 1960... ou à de simples appartements aménagés. Se posent bien sûr des questions, non développées ici : où s'arrête l'oratoire, où commence le lieu de culte ? Quelle est la limite contemporaine entre le sanctuaire et le centre paroissial qui inclut des fonctions plus ou moins profanes (loger, se réunir) ?

Le temps des reconversions

En 1979, au moment même où se terminent les deux dernières églises, le contexte a changé : chute de la pratique paroissiale et début d'une désaffectation d'églises et de temples. À ce jour plus de quinze édifices ont déjà changé d'usage, soit le cinquième de ce qui a été construit depuis 1945. Le cycle de vie de ces édifices est très court, s'apparentant un peu à celui des grands ensembles où ils sont. Il est si bref que parfois, ce sont ceux qui les ont bâtis ou fait bâtir qui sont chargés de les vendre ou de les transformer. D'abord quelques faits.

Avant 1990, quelques édifices isolés sont concernés : d'abord deux temples détruits en raison de l'extension de deux usines Peugeot : à Beaulieu-Mandeure en 1955 (Cycles), à Montbéliard/Prairie en 1965 (Automobiles) ; un autre –en bois– est démonté en 1979 et, comme pour le précédent, les fidèles se dirigent vers un temple neuf et en dur, à la Chiffogne ; en 1980 la chapelle catholique du village de Sevenans (90) est vendue à la mairie. Plus tard, un oratoire œcuménique établi dans la clinique de la Miotte est transformé pour céder la place à un scanner... On est encore dans une phase d'expansion, ce qui ne sera bientôt plus le cas : à ce jour, ce sont au total huit temples et dix chapelles catholiques qui ont été vendus et transformés ou démontés⁶¹.

Des municipalités s'enquièreent du devenir de ces églises, pour des raisons de sécurité ou parce qu'elles recherchent des locaux, parfois elles font l'impossible, même contre l'avis des Églises, pour conserver en l'état ce qu'elles considèrent comme un élément essentiel de leur identité communale. Mais c'est plutôt le cas dans des villages, et pour des églises du XVIII^e siècle, que pour celles des quartiers ouvriers, anciens ou récents...

⁶¹ Liste complète en annexe. Presque tous les temples luthériens implantés dans de nouveaux sites après 1945 sont désormais affectés à d'autres usages.

Montbéliard, quartier de la Citadelle



Chapelle catholique
(construite en 1954);
(état 2005).

L'ex-chapelle
catholique, vendue, est
devenue immeuble de
bureaux et appartements
(état 2007).



Belfort, Pépinière : ancien temple
luthérien Saint-Paul (J. de Montmollin,
1959) : racheté par la Ville de Belfort en
1996 et devenu théâtre des marionnettes
(état 2006)⁶².

⁶² AM Belfort, dossier N° 300 W 37.

ENJEUX INTERNES AUX ÉGLISES DANS LEUR RAPPORT À LA SOCIÉTÉ

Depuis un millénaire, les Églises se sont organisées sur une base paroissiale et les communautés chrétiennes se rassemblaient, toutes classes confondues, dans l'église bâtie au centre. Ce modèle ancestral est remis en vigueur après-guerre, puis soumis à rude épreuve. Plus exactement, les contradictions sociales qui retentissent dans l'Église l'amènent à s'interroger sur son modèle fondateur.

Pourquoi cet élan constructeur, puis son abandon ? Si l'Église catholique lance en 1951 un vaste programme de construction, c'est pour répondre au flux démographique ; si elle réduit la voilure, c'est que la pratique et les finances s'étiolent. Si elle vend aujourd'hui, c'est qu'une majorité des églises de ce territoire est postérieure à 1905, donc à la charge des paroisses et non des communes comme celles d'avant 1905. Évidences ? Tout cela est vrai, mais ne suffit pas pour éclairer tout ce qui se passe et ce qui s'amorce. D'autres dynamiques interviennent, qui entremêlent social, politique et religieux à différents niveaux (local, régional, national, mondial).

Les prêtres bâtisseurs ?

La vague constructive s'explique-t-elle exclusivement par l'initiative des prêtres bâtisseurs ? On les cite souvent, hier pour les féliciter⁶³ et aujourd'hui pour déplorer parfois qu'ils aient voulu trop en faire ou qu'ils aient vu trop grand. Tous les témoignages le confirment, ce sont de fortes personnalités, déployant énergie et ingéniosité. Mentionnons les abbés Chardon (Bethoncourt/Champvallon), Chevalier (Belfort/Pépinière), Fauveau (Bethoncourt/Cités nouvelles), Frézar (Belfort), Mairot (Valentigney/Les Buis), Paillot (Grand-Charmont), Prenel (Audincourt) et tant d'autres... Les constructeurs d'églises, parfois passés par les camps de prisonniers (abbés Prenel, Frézar) ou la Résistance, sont des hommes énergiques, sous l'impulsion desquels le diocèse se ressource. On les voit multipliant les démarches, négociant avec des architectes ou des entreprises, organisant des fêtes et des lotos, conduisant des chantiers, maniant

63 Cité *Fraternelle*, revue diocésaine, contenait des articles exaltant leurs vertus.

la pelle, faisant la messe, baptisant ou enterrant, cherchant des solutions à des problèmes innombrables...

Cependant le grand mouvement de construction d'églises ne se réduit pas à une addition d'initiatives individuelles, l'impulsion vient d'en haut : c'est le diocèse qui décide de créer des paroisses dans les quartiers ouvriers, d'y construire des églises, et qui choisit des prêtres pour le faire. Le souligner n'est pas diminuer le rôle des curés bâtisseurs ; au contraire, puisqu'ils sont choisis en raison de leurs qualités personnelles, c'est mettre en lumière la politique de l'institution qui suscite ces initiatives et en prévoit les moyens. C'est l'archevêque et son conseil épiscopal qui prennent les décisions stratégiques ; à ce niveau, les hommes-clés sont Monseigneur Dubourg, qui initie cette po-



Belfort, Pépinière : [...] Chevallier, curé bâtisseur de l'église Sainte-Jeanne-d'Arc (années 1950).



Bethoncourt,
Champvallon :
Michel Chardon,
curé bâtisseur
de l'église Saint-Paul
(cliché de 1974).



Belfort, Le Mont : Charles Frézard,
curé bâtisseur dès 1930
(presbytère, salle d'œuvre),
puis en 1960 (église Sainte-Thérèse).

litique en 1951, avec le concours de Mgr G. Béjot, son évêque auxiliaire (1947-1955)⁶⁴ puis Mgr Dubois, l'archevêque qui lui succède (1954-1966), assisté lui-même par Mgr Pourchet, vicaire général jusqu'en 1961. Cette politique diocésaine d'équipement de paroisses ouvrières prolonge certaines options antérieures de l'Église de France (notamment les « chantiers du cardinal » en 1931⁶⁵). Dans le Pays de Montbéliard, elle a pour objectif complémentaire d'investir l'ensemble de ce territoire protestant⁶⁶. Conduite avec moins de suffisance qu'à l'époque de l'érection de Saint-Maimboeuf, cette visée s'assouplit dans les années 1960, avec les progrès de l'œcuménisme⁶⁷.

Le contexte social et politique de l'action diocésaine

À Belfort-Montbéliard, la construction d'églises nouvelles se produit entre 1951 et 1978. Premier facteur : l'afflux croissant de nouvelles populations vers l'industrie, spécialement vers Peugeot Sochaux dont le développement étend d'abord ses effets à l'ensemble du Pays de Montbéliard puis après 1970 vers Héricourt-Lure, Delle et le sud du Territoire de Belfort. Les sommets sont atteints en 1979 (41 000 salariés à Sochaux), après quoi survient une brusque chute des effectifs (divisés par deux en quinze ans) qui entraîne une baisse de population locale... et les premières démolitions d'immeubles locatifs. Croissance puis décroissance sont la toile de fond des constructions puis du délaissement des églises, mais n'en sont pas la cause unique.

64 Georges Béjot avait étudié à l'École centrale et obtenu son diplôme d'ingénieur avant de devenir prêtre; il a longtemps exercé à Belfort dans les quartiers voisins d'Alsthom; il a été nommé évêque auxiliaire à Besançon puis à Reims. Il a publié en 1978 un livre de souvenirs et de réflexions : *Un évêque à l'école de la JOC*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1978, 110 p.

65 En 1931, à Paris, le cardinal Verdier décide de doter les banlieues rouges de Paris en paroisses et églises. Cent-dix églises ont été construites. Elles sont présentées dans un livre quelque peu hagiographique, *Les chantiers du cardinal*, édité à Paris en 1943 (66 pages).

66 En mai 1950, Mgr Dubourg appelle en ces termes à verser pour « la quête de l'Ascension, pour les églises nouvelles » : « Pour le seul Pays de Montbéliard, nous sommes obligés d'envisager dans un tout proche avenir, la mise en chantier de 100 millions de travaux. Il s'agit de pourvoir de toute urgence aux besoins religieux de nombreuses familles catholiques, chargées d'enfants, **immigrées dans des villages protestants** (souligné par l'auteur de l'article) ou dans de nouvelles cités. », in *VDB*, N° 10, 11 mai 1950, pp. 149-150.

67 Sur les aspects locaux, voir : Collectif, *Œcuménisme en Franche-Comté : recherche sur les origines régionales*, Besançon, Fac Lettres, 1977, 404 p.

À la suite du pape Léon XIII et de son encyclique *Rerum novarum* (1891), l'Église catholique a fondé une nouvelle doctrine sociale pour la civilisation qui accompagne la première puis la deuxième révolution industrielle. Visant à une régulation sociale par un rapprochement des deux nouvelles classes en présence (ouvriers et patrons), elle se traduira au XX^e siècle par l'essor de mouvements d'action catholique; ceux-ci interviennent transversalement (auprès des diverses usines par exemples) tandis que les paroisses s'adressent à toutes les populations d'un territoire donné. Cette évolution se renforce après 1945.

1945-1951

Ternie après l'ordre moral de Vichy, l'Église catholique n'a plus son insolente vitalité d'avant-guerre et, dans cette Franche-Comté qui lui était si largement acquise, son influence sur la société et la vie politique se réduit, l'esprit public lui est moins favorable : dirigée par un parti détaché d'elle (le PRL du marquis de Moustier), la droite est minoritaire en 1945; le MRP qu'elle soutient, n'obtient que deux députés sur douze en 1945. À Belfort-Montbéliard jusqu'en 1951⁶⁸, sur quatre députés, deux sont communistes ou apparentés, un seul est démocrate-chrétien. La pratique religieuse commence à faiblir, les vocations à la prêtrise chutent⁶⁹.

L'air du temps est aux réformes, initiées en 1946 par la sécurité sociale, les conventions collectives, la reconstitution des syndicats, etc. L'ambiance est aussi à la pénurie⁷⁰ tempérée par un enthousiasme militant⁷¹. Cependant l'espérance partagée ne

68 LEQUIN Yves-Claude, « Parlementaires de Belfort-Lure-Montbéliard (1945-2004) », *SEM*, n° 129, 2006.

En septembre 1945, les cantonales établissent des majorités de gauche dans deux départements sur trois, avec des présidents radicaux en Haute-Saône et Territoire de Belfort. Le MRP ne dispose que de 8 élus sur les 95 conseillers généraux comtois. En octobre 1945, sur 12 députés élus en Franche-Comté, 3 PRL (droite républicaine), 2 MRP, 2 radicaux, 2 socialistes et 3 communistes. Plusieurs municipalités urbaines ont une majorité de gauche (notamment Belfort, Montbéliard, Héricourt, Ronchamp, etc.).

69 En 1937 ou 1938, le diocèse de Besançon compte annuellement une centaine d'ordinations de prêtres, moins de vingt après-guerre. HUOT-PLEUROUX Paul, *Le recrutement sacerdotal dans le diocèse de Besançon de 1801 à 1960* (thèse lettres Paris), Besançon : Néo Typo, 1966, 516 p.

70 Pénurie de matières premières, de ravitaillement : les tickets d'alimentation restent en usage jusqu'en 1949.

71 « ... des fêtes paraliturgiques sont organisées en grand nombre après la guerre, en particulier dans l'année 1946. Nous ne savons trop si elles relèvent des meetings populaires en plein air ou des spectacles destinés à capter l'attention. » DE LAVERGNE Sabine, *Art sacré et modernité*, Namur : Culture et Vérité, 1992, p. 192.

masque pas les divergences politiques et sociales. De grandes grèves nationales sont au premier plan : en 1947, 1949, 1953⁷², tandis que, sur le plan syndical, la croissance CGT est puissante ; la Confédération des Travailleurs Chrétiens (CFTC) s'extrait de la doctrine sociale chrétienne traditionnelle, jusqu'à se transformer en CFDT (1964).

Un débat s'ouvre parmi les catholiques, entre ceux qui privilégient l'engagement (syndical ou politique) et ceux qui mettent leur énergie dans l'art sacré⁷³ (plus contemplatifs ? plus soucieux de se réconcilier avec le monde intellectuel ?). Ceux-ci n'hésitent pas à faire appel à des artistes protestants, incroyants, voire communistes, alors que certains de leurs proches s'engagent sur le plan social et que d'autres mènent une lutte politique énergique contre la gauche socialiste et communiste. Le consensus entre chrétiens devient plus difficile à obtenir.

1951-1958

Au plan mondial et national, le courant commence à s'inverser avec la Guerre Froide à partir de 1947. Politiquement, un renversement des alliances favorise d'abord le centrisme (la « Troisième Force » qui met en place le système des « apparentements »⁷⁴) puis la droite. À partir de 1951, l'Église catholique se trouve en terrain plus favorable (loi Barangé, en faveur de l'enseignement privé). Matériellement, la situation commence à s'améliorer, non seulement sur le plan alimentaire (fin des tickets de ravitaillement en 1949) mais aussi par la disponibilité des matériaux de construction. Le ciment faisait partie des priorités du plan Monnet (1946-1951) et le béton redevient courant vers 1950. C'est à ce moment-là que l'archevêché de Besançon lance son plan des « églises à construire » (20 décembre 1951).

Tout n'est pas réglé : luttes ouvrières (Alsthom en 1950-1955, Peugeot...), affaiblissement de la pratique religieuse, nouvelle radicalisation de l'opinion en 1956⁷⁵. Après avoir désavoué les audaces de l'art sacré en juin 1952, le Vatican ordonne le retrait des

72 Trois fois plus de grévistes en France en 1953 que sous le Front Populaire... les jocistes du Doubs (Jeunesse ouvrière chrétienne) participent à leur première grève en 1949.

73 de Lavergne Sabine, *op. cit.*, p. 181.

74 En mai 1951, l'abbé Pierre vote contre cette loi des apparentements, qu'il juge « immorale » : il y perd le soutien MRP puis son mandat de député en Lorraine.

75 Avec le succès électoral du Front Républicain en janvier 1957. À Montbéliard, un député communiste est élu.

prêtres ouvriers en mars 1954. Nommé archevêque de Besançon en juin 1954, Mgr Dubois renoue avec la tradition missionnaire⁷⁶ et mène à terme deux missions régionales d'évangélisation en terre ouvrière : la « Mission du Pays de Montbéliard » de 1957 (décidée par son prédécesseur en 1953) puis celle de Belfort en 1961 (décidée en 1957)⁷⁷. Menées grâce à une mobilisation des paroisses locales, appuyées par des missionnaires de Paris, Besançon (École) ou de Cravanche près de Belfort, ces entreprises missionnaires accompagnent la création de paroisses et d'églises, qui connaîtra un deuxième élan vers les grands ensembles.

Années 1960 : grands ensembles, luttes sociales et Vatican II

L'instauration de la V^e République présidentialise la vie politique et affaiblit les oppositions, stimule la grande industrie et met en place à tous niveaux des institutions technocratiques, dans l'urbanisme notamment. Cependant les conflits sociaux reprennent (1961, 1965, 1968), qui ont des échos immédiats dans les paroisses ouvrières⁷⁸. Mai et surtout juin 1968 (deux morts à Sochaux) accentuent encore les contradictions dans l'Église⁷⁹ et en accélèrent l'évolution interne.

Cette évolution conflictuelle, qui remonte au moins à 1789, s'amplifie et se mondialise : le concile Vatican II (1962-1965) l'ana-

76 BORDET Gaston, *La Grande Mission de Besançon, janvier-février 1825. Une fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire ?*, Paris : Cerf, 1998, 205 p. (notamment cartes et tableaux pp. 41-44).

77 Dans toute la France, ces missions sont précédées d'une enquête sociologique. Leurs résultats ont été synthétisés dans un livre : BOULARD Fernand et REMY Jean, avec la collaboration de Michel Decreuse, *Pratique religieuse urbaine et régions culturelles*, Paris : Les Éditions ouvrières, 1968, 190 p. + tableaux et cartes.

78 HATZFELD Nicolas, *Les gens d'usine. 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2002, 595 p. À propos des conflits de Carrosserie en 1960 et 1961, N. Hatzfeld montre « L'Action catholique divisée par les cadences » (p. 342), puis « les dissensions débordent l'usine, et sortent même des cercles feutrés de réflexion pour s'étendre aux paroisses du Pays de Montbéliard » (p. 346); ce que confirme Léon Paillot (ancien curé de Grand-Charmont) à propos de la grève de 1965 : « Fin avril, nouvelle grève importante chez Peugeot. Comme toujours, les chrétiens se divisent, n'arrivent plus à s'écouter, nous demandent de prendre parti, soit pour, soit contre ». PAILLOT Léon, *Mémoire...*, p. 30.

79 « Les affrontements de tout un mois vont laisser des traces persistantes. Des gens ne se saluent plus. On nous accuse, ici, d'être des prêtres révolutionnaires. Certains paroissiens ne viennent plus à l'église. D'autres nous suspectent. Le doute s'est introduit dans les esprits. Il faudra du temps pour remettre un peu de confiance et de paix dans les cœurs.», Paillot L., *ibidem*, p. 46. Voir aussi le témoignage de son confrère Michel Chardon de Bethoncourt (*Livre de bord*, p. 35).

lyse pour réélaborer une mise à jour⁸⁰. Fort de son expérience des villes ouvrières, comtoises et rémoises, Mgr Béjot est un de ceux qui à ce concile font valoir l'importance du laïc dans l'Église, spécialement de type JOC et ACO⁸¹ : importance de l'expression d'une voix ouvrière et d'une évangélisation qui, au lieu d'être descendante, soit menée par des ouvriers vers d'autres ouvriers, dans les quartiers ou les usines. Autrement dit, d'une Église qui soit davantage portée par les mouvements d'action catholique et qui se vive éventuellement hors les murs des églises.

Vers une Église sans églises ?

Cette question a été posée au moins depuis la Libération⁸², sans aboutir. Ce sont les mouvements populaires dans le monde et, en France, 1968, qui précipitent la mise en œuvre du concile (puis sa contestation intégriste). À Belfort-Montbéliard, cette réorientation prendra principalement deux formes : la constitution d'une Église en milieu ouvrier et l'action caritative, deux formes dont, faute d'études, il est encore difficile de mesurer l'incidence respective.

Mission ouvrière de Montbéliard (1968-1983)

Depuis 1958, les engagements des catholiques sont en plus contrastés : politiquement, c'est la fin de l'unanimité démocrate-chrétien (MRP) : les uns vont vers le gaullisme, d'autres vers la gauche, les tensions s'accroissant à partir de 1965, 1968, 1977 (municipalités). De grands conflits sociaux font éclater le consensus antérieur. En Franche-Comté, des exemples ont marqué : à Alsthom-Belfort, des catholiques comme Louis Lacaille jouent un rôle de premier plan dans le syndicalisme CGT⁸³ ; à Besançon, on peut citer la grève Rhodiacéta de 1967, celle des « paroissiens

80 CASANOVA Antoine, *Vatican II et l'évolution de l'Église*, Éditions sociales, 1969, 291 p.

81 Béjot G., *op. cit.*, notamment les chapitres VII et VIII.

82 En 1946, la revue *L'Art Sacré*, dans un article intitulé « Va-t-on rater la reconstruction des églises ? », note que « le principe du centre paroissial est mis en cause aujourd'hui [...]. Dans bien des cas en effet, la paroisse devra se décharger de ses œuvres, les locaux nécessaires à l'Action catholique se multipliant loin de l'église. » (souligné par l'auteur), in *L'Art sacré*, N° 10, décembre 1946, p. 10.

83 Louis Lacaille ou *la simple dignité de l'homme libre*, Belfort : Prête moi ta plume, 2002, 169 p.

de Palente »⁸⁴ ou la paroisse autogérée de Busy-Vorges⁸⁵, avec des références qui font parfois songer au « Christ ouvrier » de la révolution de 1848. À l'opposé, l'époque est marquée par le schisme intégriste, marqué localement par la venue spectaculaire de Mgr Lefebvre à Besançon, en 1976.

Dans le Pays de Montbéliard les tensions sont vives, avant et après la création d'une « Mission ouvrière ». D'après le témoignage d'un de ses organisateurs⁸⁶, on peut retenir quelques jalons : la constitution du Sillon à Belfort (1903), celle de la JOC à Audincourt et Belfort (1927-1928), le Front populaire, l'action locale des prêtres-ouvriers (depuis 1966) et les luttes ouvrières. Le 7 octobre 1968, Mgr Lallier, archevêque de Besançon, fonde la Mission ouvrière de Montbéliard, « pour l'évangélisation prioritaire du monde ouvrier »⁸⁷. Adoptée pour tenter de surmonter les contradictions internes surgies en 1965-1968, celle-ci ne fait que révéler la divergence entre ceux qui veulent faire entendre l'Église existante aux ouvriers et ceux qui veulent faire entendre les ouvriers à l'Église, à tel point qu'en 1979 (en pleine grève Alsthom), le même archevêque la suspend (elle sera rétablie par son successeur en 1983)⁸⁸.

84 L'expression vient du titre d'un livre de Maurice Clavel, consacré à la lutte Lip de 1973 : ceux-ci se sont souvent réunis (et ont caché des montres) dans l'église Saint-Pie X, construite en 1957 par l'architecte Gauthier, le même qu'à Bethoncourt/Sainte-Thérèse.

85 BOITEUX Paul, *Les léopards appelés à la liberté, Besançon, 1979, 477 p.* Sous-titré : Cheminement d'un prêtre et d'une communauté chrétienne sur les traces du Christ libérateur. Cette paroisse proche de Besançon, qui réforme son mode de fonctionnement et ses pratiques, dure de 1968 à 1976, date où elle est reprise en main par l'archevêché.

86 HARTMANN Bernard, *Sentiers de montagne. Tome 2 : ciels d'orage. La mission ouvrière, 2006, 207 p.*

87 Cette mission, organisation interne à l'Église (à ne pas confondre avec la Mission du Pays de Montbéliard de 1957) groupe la JOC, l'ACE (action catholique des enfants), les prêtres-ouvriers et les religieuses salariées.

88 On peut entrevoir les termes extrêmes du débat : selon B. Hartmann, « il n'est pas si simple de se laisser interroger et convertir à Jésus-Christ par la classe ouvrière. » (*ibidem* p. 94) et du côté archevêché : « Il en résulte qu'à Montbéliard, l'Église diocésaine est pour ainsi dire « doublée » par la Mission ouvrière, laquelle vit en marge de ce qui ne se réfère pas spécifiquement au monde ouvrier. Comme si ce monde pouvait à lui seul constituer une Église. » (Texte officiel de suspension de la Mission ouvrière, 29 septembre 1979, *ibidem*, p. 93).

La création de cette Mission émane d'une initiative nationale (la Mission ouvrière nationale, datant de mars 1957), mais Montbéliard semble le seul lieu où son évolution soit allée jusqu'à la rupture.

L'action caritative

Une autre forme d'action catholique prend son ampleur en liaison avec les paroisses mais rarement dans les murs des églises, l'action caritative; en vigueur depuis des décennies (Secours catholique, 1946), elle reprend de l'ampleur avec l'essor d'un chômage massif dans les années 1980. C'est par exemple l'action des Compagnons d'Emmaüs, dont le vicaire épiscopal de Belfort-Montbéliard devient un responsable national (1980) puis international (1986-2003)⁸⁹ : tout en étant en charge d'une paroisse, celui-ci pratique aussi ce qu'il nomme « l'évangile de la camionnette »⁹⁰.

Une crise financière qui s'élargit

La crise financière constitue une dimension majeure pour comprendre la réduction puis l'abandon du programme de construction d'églises dans le bassin de Belfort-Montbéliard et finalement la vente d'une partie du patrimoine bâti. Si on met à part toute comparaison avec Mulhouse (où les Églises sont encore en régime concordataire et où la santé financière des paroisses est meilleure), cette crise résulte de la convergence de quatre causes :

- L'exode rural hors du Haut-Doubs (principal « trésor » du diocèse) et le changement progressif de populations des grands ensembles : de nombreuses familles iront habiter des pavillons individuels dans les villages voisins, davantage de populations immigrées musulmanes viennent y habiter.

- La réduction de la pratique religieuse en milieu ouvrier : ces églises neuves qui étaient pleines à leurs débuts (plusieurs d'entre elles se remplissant deux fois chaque dimanche), se vident aussi vite que celles des petits villages. À ceci peut s'ajouter une réduction des ressources que les fidèles peuvent ou veulent consacrer à l'édification d'églises, ce qui n'est déjà pas la même chose : dans les années 1970, la contrée se couvre de centres commerciaux et non plus de centres paroissiaux et la hiérarchie catholique qui craignait le communisme (Mgr Lallier en 1976-1979) se trouve débordée par le consumérisme.

89 VIENNET Jean-Marie, *Une parcelle de confiance*, Racines, 2005, 176 p. Ainsi que deux entretiens en 2006.

90 « Depuis bientôt quinze ans, je suis présent sur un marché et une foire avec ma camionnette ... Qu'est ce que je fais ? J'accueille et j'écoute. » (*ibidem*, p. 84-85).

- La faillite du journal aggrave la situation : pour compléter son action missionnaire et rivaliser avec *Le Comtois*, socialisant, le diocèse de Besançon lance un quotidien en 1958, *Les Nouvelles*, qui fera faillite en mai 1960. Pour combler les trous, l'archevêché réduit notamment ses budgets de construction. C'est pourquoi un certain nombre de clochers prévus dans des projets antérieurs (et qui figurent sur les plans des permis de construire jusqu'en 1960) ne sont pas édifiés ; ce qui explique aussi le renoncement à plusieurs grandes églises, prévues puis remplacées par des préfabriqués vers 1963 (Étupes, Nommay) ou réduites (Valentigney/Les Buis).

- La division en deux du diocèse de Besançon en 1979, pour créer le diocèse de Belfort-Montbéliard, aboutit à un diocèse majoritairement constitué de populations ouvrières, donc financièrement limité, où une majorité d'églises, construites depuis 1905, sont à la charge des paroisses et non des communes. Examinons brièvement cette genèse.

Le cheminement vers un nouveau diocèse

Comme le dit aujourd'hui un responsable catholique local, résumant un état d'esprit répandu : « il n'y a pas la même vision d'Église ici et à Besançon...C'est un peu ce qui a amené le diocèse de Belfort-Montbéliard ». Malgré les deux tentatives locales de rechristianisation (1957 et 1961), cette contrée fait partie de celles qui se détachent le plus vite⁹¹ et le diocèse s'oriente vers une réorganisation générale, qui touche à la fois son organisation territoriale et sa pratique.

La « pastorale d'ensemble » (1961-1967)

Au départ l'initiative vient de l'Église de France qui propose, en septembre 1961, une « pastorale d'ensemble » : « L'Église est comme absente [...] spécialement du monde ouvrier et par rap-

91 VDB, 15 septembre 1960 : « Mais le Territoire de Belfort – vieille terre de chrétienté – n'est plus comme autrefois une région à majorité pratiquante. Nous sommes dans un pays industrialisé et en état avancé de déchristianisation ». Ancien prêtre à Belfort Mgr Béjot a une expression imagée pour évoquer la sortie d'Alsthom : « remontant à contre-courant, en soutane, je ne rencontrais que des regards fermés [...]. À l'épreuve, j'avais l'impression de deux fleuves qui ne se rencontraient jamais : le fleuve de la pratique paroissiale et ce fleuve humain des usines. », G. Béjot, *op. cit.*, p. 14.

port à de nombreuses formes de la vie moderne »⁹². Réorientation aussitôt reprise à son actif par Mgr Dubois, qui lance le 5 octobre une vaste consultation diocésaine en ce sens. Elle se déroulera sur trois années (1961-1964), coïncidant avec les réflexions du concile Vatican II (1962-1965).

Constatant⁹³ qu'en Franche-Comté « le monde ouvrier est majoritaire » y compris à la campagne et que la pratique religieuse est « très différente selon les mondes envisagés », les autorités diocésaines concluent à l'« inadéquation d'une pastorale uniforme » et au besoin d'un « apostolat spécifique ». En substance, elles envisagent une solidarité interne, qui dépasse le plan financier pour inclure désormais une redistribution des moyens humains, accompagnée d'un réaménagement territorial, « révision déchirante » : « Un monde nouveau est en train de naître et l'Église se voit obligée d'envisager une nouvelle implantation de ses forces apostoliques : prêtres et religieuses, car il lui faut aller où sont et seront les hommes. ». Celle-ci se fera dans des cadres plus larges : douze zones paroissiales, groupant de nombreuses paroisses présentant une homogénéité humaine : le Territoire de Belfort et le Pays de Montbéliard augmenté du canton d'Héricourt représentent respectivement les zones 5 et 6. En contrepartie un « remembrement des paroisses rurales » est jugé nécessaire. Dans les deux cas, la paroisse traditionnelle (et l'église qui l'identifie) n'est plus la seule référence.

1977-1979 : vers la création du diocèse de Belfort-Montbéliard

Réaménagement trop tardif ou insuffisant par rapport aux évolutions de tous ordres ? Une solution plus radicale (et rare) est alors décidée : en octobre 1977, Mgr Lallier lance une consultation sur la création d'un nouveau diocèse ; en novembre 1979 le pape Jean-Paul II érige le diocèse de Belfort-Montbéliard. Le 15 décembre 1979, le premier évêque s'y installe, Mgr Eugène Lecrosnier.

Cette ultime étape de réorganisation territoriale s'accompagne de la recherche de nouvelles voies, comme celle tracée par

⁹² VDB, septembre 1961, p. 319.

⁹³ Archevêché de Besançon, *Le diocèse de Besançon. Visage humain, visage religieux*. Compte rendu des congrès diocésains de 1964, Besançon, 1967, 118 p. et nombreuses cartes.

Mgr Rouet⁹⁴ pour une Église organisée en « communautés locales », avec des laïcs invités à jouer un rôle croissant dans les lieux les plus proches des lieux de vie : il n'est pas surprenant qu'une telle option s'accompagne d'une remise en cause de la construction d'églises des années 1950 et 1960 (« On a construit trop d'églises, trop grandes, trop proches l'une de l'autre », entend-on souvent aujourd'hui) et d'une cession d'une partie d'entre elles. C'est un des défis du nouveau diocèse.

CONCLUSION

En définitive, dans ce bassin industriel, l'institution ecclésiastique a fait primer l'efficacité fonctionnelle sur la création artistique, même si cette préoccupation ne fut pas absente du plan diocésain, qui comportait probablement aussi une mission esthétique : choisir des formes et des symboles sensibles aux populations ouvrières. Ronchamp et Audincourt ne doivent pas cacher la forêt des édifices construits industriellement, avec sérieux, avec respect des valeurs religieuses et des fonctions attendues par les paroisses, mais où la recherche esthétique est intégrée à une conception industrielle (ou design) plutôt qu'à l'art sacré⁹⁵. À partir de 1951 et davantage encore après 1960, l'Église diocésaine compte sur l'efficacité de l'industrie pour équiper ses paroisses ouvrières, et opte pour des bâtiments à format industriel s'accordant avec ce paysage industriel. Après 1980, quand les usines s'effondrent, des églises ferment, juste au moment où l'Église catholique, désormais organisée en un diocèse petit et financièrement faible, commence à penser qu'elle doit se passer

94 ROUET Albert, *La chance d'un christianisme fragile*, Paris : Bayard, 2001, 176 p. L'auteur est évêque de Poitiers.

95 François Mathey, qui passe pour l'un des deux principaux inspirateurs des choix de création artistique dans les églises de Franche-Comté, émet d'ailleurs une réflexion nuancée sur la possibilité d'une architecture sacrée : « L'église, lieu de présence et d'assemblée, mais aussi lieu de culte devient un édifice sacré dès l'instant que les fidèles sont réunis et communient en esprit et en vérité [...]. Si quelque architecte avait la prétention avouée de construire un édifice présumé sacré, il risquerait l'outrage, à tout le moins une caricature cléricale. », *Le prêtre et les artistes*, in *L'Art Sacré*, N° 1-2, septembre-octobre 1966, pp. 22-24. Il ne semble donc pas d'accord avec le R. P. Couturier, qui dans cette même revue, écrivait à propos de Ronchamp : « Un édifice vraiment sacré, n'est pas un édifice profane rendu sacré par un rite consécatoire ou son usage ultérieur [...] : un édifice sacré l'est déjà substantiellement, par la qualité même de ses formes ». In *L'Art Sacré*, N° 11-12, juillet 1953, p. 31.

d'un certain nombre d'églises, pour se rendre là où vit la population (et cède une partie de son patrimoine bâti, onéreux). Partie de conditions différentes, l'Église luthérienne se trouve confrontée à des problèmes comparables.

Évoquant cette histoire, avec son mouvement ascendant puis descendant, on ne peut d'ailleurs s'empêcher de penser à un cycle de vie industriel : création, usage, délaissement. Ce serait à la fois un cycle des Églises (catholique et luthérienne) et un cycle de bâtiments de culte. Certains bâtiments ont eu un cycle de vie fort court (moins de quinze ans) et se trouvent maintenant devant un devenir différent, déjà connu pour ceux qui ont été réaffectés à d'autres usages, en discussion pour d'autres. En ce qui concerne les Églises, c'est un cycle court, une trentaine d'années, qui s'inscrit dans un très long cycle historique : un cycle plus que millénaire pour le catholicisme, qui depuis l'an mille voyait coïncider la vie de l'institution avec des églises au centre des paroisses. Il est probable que désormais les Églises ont trouvé ou trouveront d'autres formes.

Si dans la région de Belfort-Montbéliard, la chapelle de Ronchamp a été le « chant du signe » de l'art sacré catholique en architecture, cette période sera-t-elle aussi celle du chant du cygne de l'église comme lieu privilégié de présence des Églises chrétiennes ? Entre l'attachement de certaines paroisses ou municipalités à leur église ou temple et les nouvelles configurations possibles, nul ne peut dire l'avenir. C'est en tout cas un moment historique de transformation.

Annexes

Architectes : églises et temples de Belfort-Montbéliard (1950-1978)

- 1) **Arbaret Jean**, Besançon : ec Ecot (25).
- 2) **Bergeret Pierre**, Paris (natif de Gray ?) : projet pour cc de Bart en 1961 (VDB).
- 3) **Bertrand Alain**, Paris : ec N-D à Valentigney (25). ZUP des Buis à Valentigney ; un plan (non accepté) pour l'église de Grand-Charmont/Fougères (25).
- 4) **Brandon Claude**, Sochaux : ec Pierre-et-Paul (ZUP Petite Hollande, Montbéliard, (25) ; architecte d'opération à Valentigney/Les Buis (25).
- 5) **Chaillat frères**, Paris : cc Notre-Dame-des-Ailes à Luxeuil (70).
- 6) **Colus Henri**, métreur vérificateur, Belfort : cc Saint-Bernard à Clairegoutte (70).
- 7) **Dubuisson Jean**, Paris : ec, Saint-Louis à Belfort (90).
- 8) **Dumas Fernand**, Fribourg, CH : ec Montreux-Château (90).
- 9) **Dumas Pierre** (fils du précédent), Fribourg, CH :
 - ec Suarce (90),
 - ec Belfort/Sainte-Thérèse le Mont (90),
 - ec Bethoncourt/Champvallon (25),
 - ec Grand-Charmont/ Fougères;
 - projet d'ec pour Nommay (25), non abouti ;
 - ec Valentigney/les Buis.
- 10) **Fayeton Jean**, Paris : ZUP de Grand-Charmont (25) et ZUP des Résidences/Belfort (90) : ec à Belfort/Résidences (90).
- 11) **Gauthier Jacques**, Paris : ec Béthoncourt/Sainte-Thérèse (25).
- 12) **Giroud Paul**, Belfort : ec Lepuix-Neuf (reconstruction, 1956) ; clocher de Notre-Dame-des-Anges, Belfort (90).
- 13) **Labey Philippe**, Belfort : ec Belfort/Les Glacis (90).
- 14) **Le Corbusier**, Paris : cc Ronchamp (70).
- 15) **Lods Marcel**, Paris : ec Sochaux/ Sainte-Croix/ (25) + ec Belfort/Pépinière (90).
- 16) **Mattern Jacques**, Montbéliard : ec Courcelles (25) ; cc Vermondans (25).
- 17) **Miquel Louis**, Paris : projet d'ec pour Étupes (25), non abouti.
- 18) **De Montmollin Jean**, Belfort :
 - travaux au Centre protestant de Glay en 1951-1953 (25) ;
 - tl de Beaulieu-Mandeure (25) ;
 - restauration du tl de Pont-de-Roide (25) ;
 - tl Belfort/Pépinière (90)
 - cpl Les Prâlets à Valentigney (25),1963;
 - premier projet pour le centre œcuménique de la ZUP de Montbéliard (1972-1974) : non abouti ; repris (par Cl. Brandon) pour devenir église catholique.
 - tl Lure (70), 1970.
- 19) **Novarina Maurice**, Paris : ec Sacré Cœur/Audincourt (25).
- 20) **Oudart-Prévot**, Belfort : ec Saint-Joseph/ ZUP de La Voinaie à Delle (90).
- 21) **Salomon Pierre**, Belfort : tl de la Méchelle/Belfort (90).
- 22) **Schneller Yves**, Valentigney : cl, L'Isle-sur-le-Doubs (25), 1982.

Abréviations :

cc : chapelle catholique

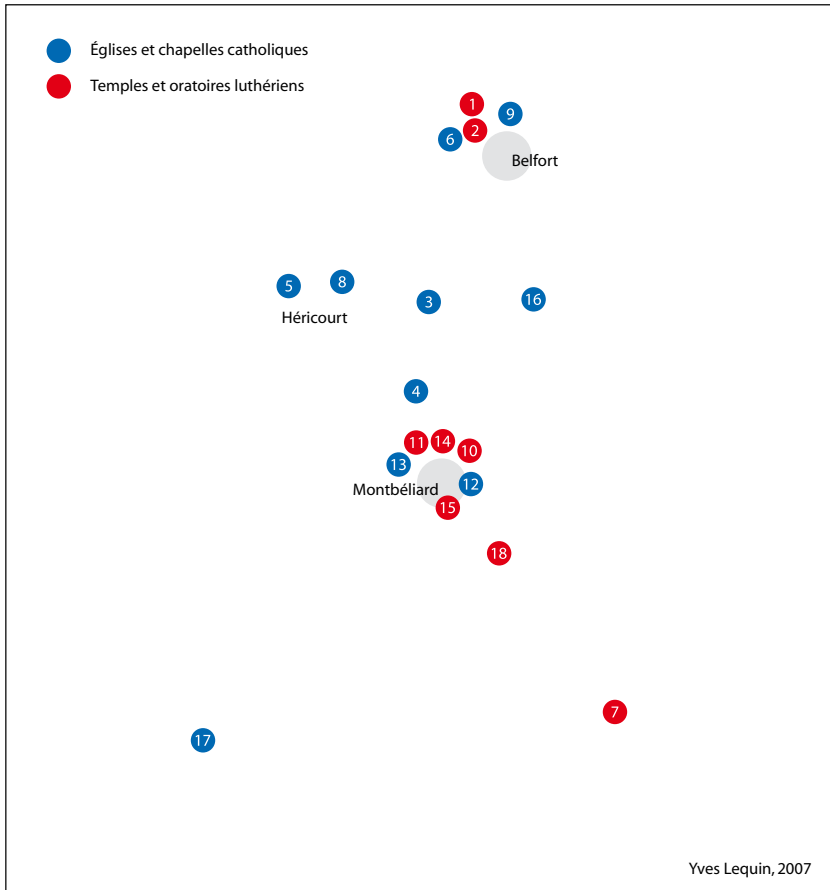
ec : église catholique

tl : temple luthérien

Ne sont mentionnés que les architectes de conception ; les architectes d'opération (rarement indiqués dans les documents dont nous disposons), ne figurent pas ici ; il en est de même pour les architectes en chef des ZUP.

Belfort-Montbéliard : églises ou temples démontés, réaffectés ou vendus

- 1) **Belfort (90)** : temple Saint-Mathieu : vendu à la mairie en 1986 = association de secourisme.
- 2) **Belfort (90)** : temple Saint-Paul : vendu à la mairie en 1996 = théâtre des marionnettes.
- 3) **Brevilliers (70)** : chapelle catholique, vendue en 2004 à un particulier qui en a fait sa maison.
- 4) **Bussurel (70)** : chapelle catholique, vendue.
- 5) **Couthenans (70)** : chapelle catholique, vendue ?.
- 6) Cravanche (90) : chapelle catholique, provenant des Rédemptoristes, rue de Vesoul, (la Méchelle), en 1954-1957 ; acquise par diocèse en 1962. Février 2007 : en discussion pour démantèlement (*Le Pays*, 11/02/2007).
- 7) **Glay (25)** : Centre de rencontres protestant vendu en 2006 à la Fondation Arc-en-ciel réouvert en appartements locatifs.
- 8) **Luze (70)** : chapelle catholique, vendue au comité des fêtes, puis en 2007 à la mairie.



Belfort-Lure-Montbéliard : églises et temples désaffectés depuis 1975.

DAO : É Fuhrer

- 9) **Offemont (90)** : chapelle catholique, démolie et transformée en centre culturel (appartenant toujours à l'Association diocésaine).
- 10) **Montbéliard (25)** : chapelle luthérienne Saint-Jean (Prairie, à côté de l'usine Peugeot de Sochaux). Construite en 1935, rachetée par Peugeot en 1965, démolie en juillet 1989.
- 11) **Montbéliard (25)** : baraque-temple, rue Zamenhof : démontée en 1979, terrain vendu à un particulier qui y construit sa maison.
- 12) **Montbéliard (25)** : chapelle catholique Saint-Marc, rue du Grand-Chênois : démontée vers 1974, lors de l'extension de la ZUP de la Petite Hollande (et du Centre Pierre-et-Paul).
- 13) **Montbéliard (25)** : chapelle catholique de la Citadelle : vendue en 2005, transformée en bureaux et appartements.
- 14) **Montbéliard (25)** : temple protestant de la Chiffogne : vendu à l'hôpital en 2006.
- 15) **Montbéliard (25)** : 8, rue Saint-Saëns, appartement acquis (vers 1976 ?) comme lieu de prière et de culte luthérien dans la ZUP de la Petite-Hollande, cédé à la CIMADE.
- 16) **Sevenans (90)** : chapelle catholique Sainte-Amélie vendue à la mairie en 1980 (devenue la « mairie bleue »).
- 17) **Sourans (25)** : chapelle vendue à la mairie (comme salle de réunion du conseil municipal).
- 18) **Valentigney (25)** : Centre paroissial protestant Les Prâlets, construit dans la ZUP des Buis vers 1964. Actuellement occupé par le Centre social municipal.

Sources

Les archives de la Commission diocésaine d'art sacré ont été consultées, encore incomplètement disponibles ; dans les communes des permis de construire sont consultables et des éléments complémentaires ont été fournis par des mairies (citons Allenjoie, Arbouans, Arcey, Audincourt, Bart, Bavans, Belfort, Bethoncourt, Brevilliers, Bussurel, Champagny, Champey, Clairegoutte, Dasle, Delle, Dung, Écot, Étupes, Exincourt, Hyémondans, Lebetain, L'Isle-sur-le-Doubs, Luxeuil (et Armée de l'Air), Luze, Mandeuve, Montbéliard, Montenois, Montreux-Château, Nommay, Offemont, Palante, Ronchamp, Sainte-Marie, Sainte-Suzanne, Seloncourt, Sevenans, Suarce, Tavey, Valdoie, Valentigney ; des services municipaux d'archives ont fourni d'autres documents (remerciements à Sylvie Kalinski), ainsi que ceux de la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris (Alexandre Ragois) ; un grand nombre d'autres personnes ont fourni des renseignements, parmi lesquelles : Jean-Pierre Barbier, Réjane Beghin, Gérard et Marie-Claude Bellaton, Joseph Bertin, Geneviève Blomberger, Yvette Boilloux, Maurice Cattin, Mme Chaloiseau, Claude Comte, Claude Glasson, Jean Hennequin, Aloys Lauper (Fribourg, CH), Jean-Noël Martin, Yvonne Niemgern, Étienne Pageret, Léon Paillot, André Perrot, Mayanga Pangu, Maxime Roland, Jean-Marie Viennet, Claude Vurpillot, Marcel Wuyam, Thierry Zigler.

Sigles

- VDB : *Voix du diocèse de Besançon* (organe officiel bimensuel).
- ZUP : Zone à urbaniser en priorité ; définie par une loi de 1958, l'expression désigne les grands ensembles construits entre 1958 et 1969.

Crédits photos

- Paroisse catholique Sainte-Jeanne-d'Arc, Belfort (pp. 335, 343, 354, 356, 361, 376).
- Paroisse catholique, Bethoncourt (pp. 343, 345, 355, 357, 364, 367).
- Photothèque Peugeot Sochaux (p. 363).
- Revue Construction Moderne, 1956 (p. 366).
- Association des Maisons comtoises, Nancray (p. 371).
- Yves Lequin (pp. 339, 347, 351, 355, 366, 367, 374).

Tous les ayants-droit n'ayant pu être identifiés, leurs droits seront réservés.

Extrait du Bulletin de la Société d'Émulation de Montbéliard
N° 129-2006

Document disponible à la Société d'Émulation de Montbéliard
Hôtel Beurnier-Rossel
8, place Saint-Martin
25200 Montbéliard